Nº 213
10 FÉVRIER 1938
1fr.50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages
PARAIT LE JEUDI

regards

UN ARTICLE DE

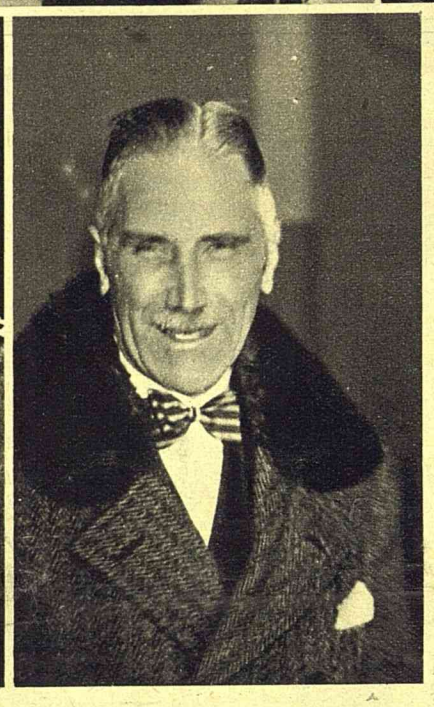
Jean RENOIR

SUR

LA MARSEILLAISE

Rev 7/2
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL
© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

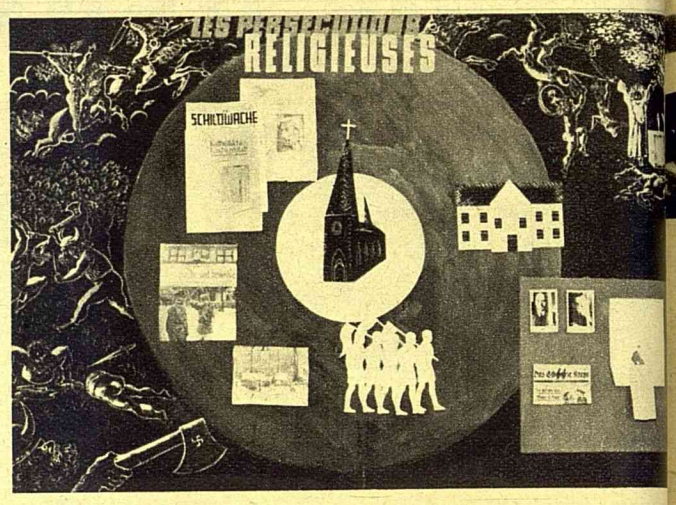
regards sur le



Une nouvelle étape dans l'assujettissement complet des sphères dirigeantes de la politique, de l'armée, de la diplomatie, de l'économie allemandes à Hitler et au parti nazi — une nouvelle étape aussi dans la préparation de la guerre, but suprême, affirmé par Hitler, dans « Mein Kampf », et dont il ne s'est jamais détourné. Telles semblent les caractéristiques essentielles de la journée historique du 4 février 1938.

Nos photos montrent: ci-dessus, lorsque Von Blomberg était en faveur auprès du Führer, en 1935.

En haut, de gauche à droite: le général Keitel, le nouveau ministre de la guerre et chef de l'Etat-Major sous les ordres de Hitler — Von Ribbentropp, un nazi « éprouvé », qui devient ministre des Affaires Etrangères — Von Neurath, remplacé par Ribbentropp, devient président du « Conseil secret » du Führer.



Ci-contre à gauche: le général von Branschitsch, nommé commandant en chef de l'armée de terre. Von Papen, ambassadeur à Vienne, qui est rappelé.

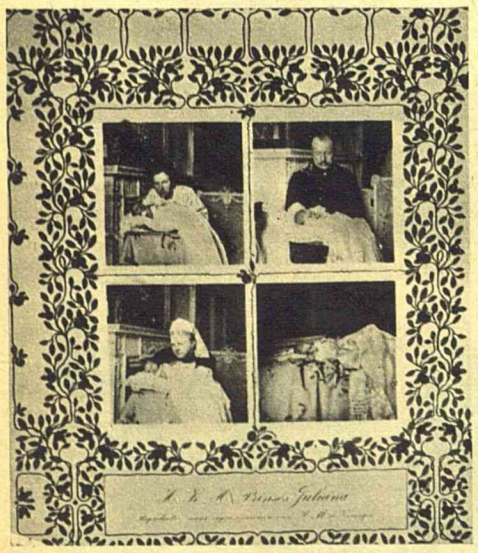
Ci-dessus: un panneau sur les persé tions nazies contre la religion, à belle exposition du Comité Thaelma « Cinq ans de régime hitlérien », sait que le Quai d'Orsay a fait enle certains panneaux, sur l'injonction l'ambassade hitlérienne, ce qui consti un vrai scandale.

Rue Lepic, à Montmartre, l'arrivée de Peyracchia, vainqueur de la course des porteurs de journaux, organisée dimanche par notre confrère « l'Humanité ».

Une phase du match gagné dimanche par le Racing sur Grenoble, pour le championnat de France de rugby.

Robert Oubron est porté en triomphe après sa victoire dans le Critérium international de cross cyclo-pédestre. La France est première dans le classement par équipes.

Les huitièmes de finale de la Coupe de France de football ont été disputés dimanche. Une vue du match gagné par le F. C. Metz sur l'Excelsior de Roubaix-Tourcoing.



La Hollande n'attendra plus.. La princesse Juliana a une fille, que le prince Bernard tient dans ses bras, un peu gauche comme tous les papas. Nous publions (à gauche), une série de photos prises par la reine Wilhelmine elle-même, après la naissance de la princesse Juliana, la maman d'aujourd'hui.

La station scientifique du Pôle Nord eut a subir ces jours derniers les effets de la tempête qui a accentuée le danger dans lequel se trouve les savants soviétiques. Otto Schmidt est parti à leur secours sur un brise-glace. La fin de la tempête diminue le danger immédiat couru par les savants qui continuent leurs travaux.

© Archivos Estatales, mecd.es

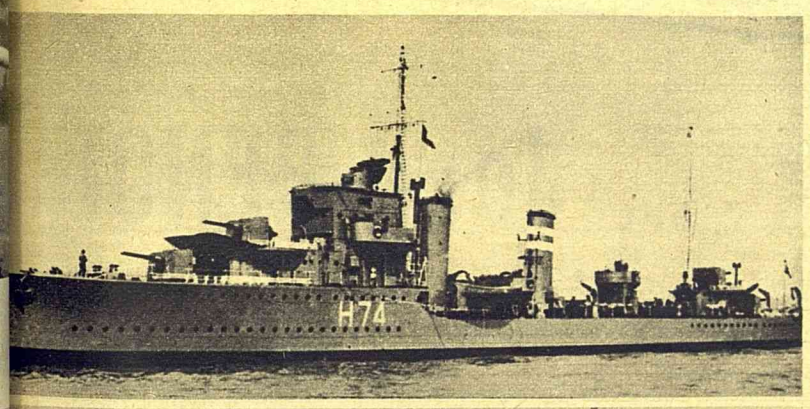
monde

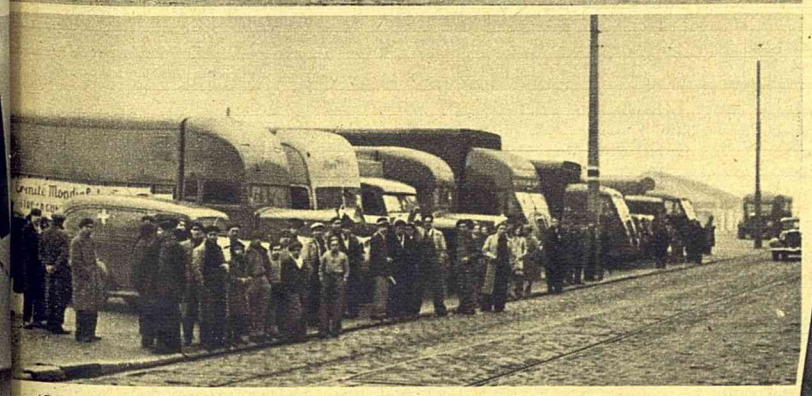
Vue de la grande ville de Barcelone comptant avec les milliers d'enfants et de femmes réfugiés des villages du front et de Madrid, plus d'un million d'habitants.

A droite une série de photos montrant des scènes de l'atroce bombardement de Barcelone.

Il faut aider l'ESPAGNE à vivre

L'Espagne républicaine a fait à Franco des propositions pour humaniser la guerre aérienne qui tue, dans les villes ouvertes, la population civile. L'Angleterre et la France sont intervenues dans le même sens auprès de Franco et, en attendant une solution aux pourparlers, le gouvernement républicain a suspendu les représailles. En réponse aux paroles humaines de la République, les rebelles ont lancé 400 bombes sur Barcelone, faisant des centaines de morts et de blessés. Le monde entier vit dans l'angoisse à l'idée de tant de souffrances accumulées. L'indignation grandit contre la barbarie fasciste.





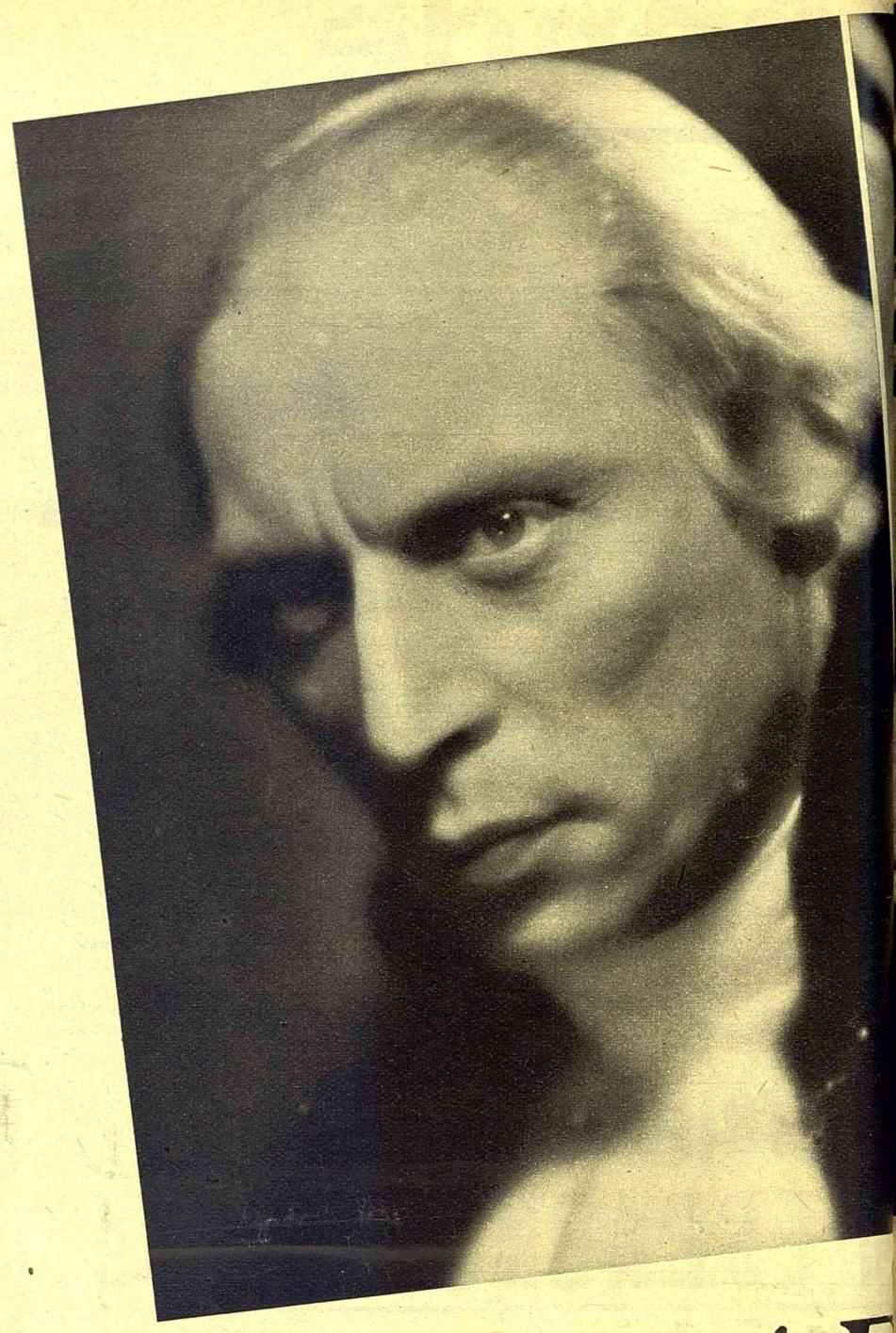
I — De nouveaux bateaux sont coulés en Méditerranée par des sous-marins ou des hydravions italiens. Les patrouilleurs français ont enfin reçu l'ordre de couler à vue les sous-marins pirates en plongée. Sur notre photo le « Forester », un contre-torpilleur anglais cherche les restes de « l'Endymion ».

II Un convoi de camions partis de France pour ravitailler l'héroïque Espagne républicaine. On sait que le dernier convoi de 30 camions apportant à nos frères espagnols, des vêtements et des vivres collectés par les travailleurs français ont été bombardés à Figueras. Cela ne nous empêchera pas de continuer notre aide au peuple espagnol, au contraire, les Français renforceront leur action de solidarité. Répondant à l'appel des jeunesses de toutes tendances qui ont organisé les journées de sacrifice pour l'Espagne, participez à l'effort de solidarité, apportez vêtements et vivres, versez les fonds au Comité International d'aide au peuple espagnol, 1, Cité Paradis, ou à la Centrale Sanitaire, 38, rue de Châteaudun.

© Archivos Estatales, mecd.es

HONNEUR aux MARSE

par **Jean RENOIR**



Vous connaissez cette image ingénieuse et publicitaire du communiste avec un couteau entre les dents. Ce slogan a fortement contribué à ancrer dans l'esprit de tout un public bourgeois cette idée toute faite qu'un révolutionnaire est obligatoirement une espèce de bandit hirsute, affamé, sale et déguenillé, passant ses journées à proférer d'horribles injures, immoral, indécent et sanguinaire. Naturellement, la vénalité est aussi une des caractéristiques de ce peu reluisant personnage. Chacun sait bien que les révolutionnaires sont toujours achetés, comme on le dit dans une pièce sur Marie-Antoinette, qui se joue en ce moment-ci dans un théâtre de la rive gauche. Il paraît même que, lorsque sur cette scène, un acteur affirme cette étonnante vérité, la salle tout entière éclate en applaudissements. C'est sans doute parce que tout le monde sait bien que Robespierre, Marat et Saint-Just ont fini leurs jours gorgés de l'or réactionnaire dans de luxueux palais.

Dans notre film « *La Marseillaise* », beaucoup des personnages que nous présentons sont naturellement des révolutionnaires. De ce fait, ils n'ont pas non plus échappé à l'habituelle calomnie.

Mais peut-être vaudrait-il mieux commencer par le commencement, et vous dire d'abord ce que sont ces personnages qui mènent l'action de notre film. Comme le titre l'indique, ce sont des Marseillais. Ils appartiennent à ce fameux bataillon de 500 engagés volontaires qui, à la fin de juin 1792, quitta Marseille pour se rendre d'abord à Paris où il prit part à la Révolution du 10 août 1792, puis vers les frontières où il fut réparti dans des régiments différents.

La première question qui vient à l'esprit, c'est pourquoi ces Marseillais sont-ils allés à Paris. Pour cela, reportons-nous à la situation de la France à cette époque.

La guerre venait d'éclater entre notre pays et les signataires du traité de Pillnitz, à savoir l'Autriche et la Prusse. Les armées de l'Empereur d'Autriche venaient de pénétrer dans les Flandres françaises, et notre armée du Nord, commandée par La Fayette, leur opposait une résistance défaillante. Au cours des quelques engagements qui avaient marqué le début de cette campagne, les Français avaient lâché pied, et l'on prévoyait déjà la date à laquelle les Autrichiens se présenteraient devant Paris.

En France, l'opinion publique accusait nos généraux de trahison, et la Cour de complicité avec les envahisseurs. Ces bruits n'étaient pas sans fondement. 40.000 officiers nobles passèrent à l'ennemi, et la correspondance de Marie-Antoinette, découverte aux Tuileries un mois et demi plus tard, prouve qu'elle avait communiqué à son neveu l'Empereur d'Autriche les plans de campagne de l'Etat-Major français.

D'autre part, les menaces des émigrés, qui comptaient bien rentrer en France derrière les armées prussiennes et autrichiennes, étaient terribles.

« Il y aura bientôt, écrivait l'un d'eux, grand spectacle sur la place de Grève de Paris. La potence y sera dressée en permanence et tous les jours on y fera quelques petites exécutions de démocrates. »

Lombard, secrétaire de la Cour de Berlin, écrivait :

« L'exagération des émigrés est extrême. Ils ne tiennent que d'horribles discours, et si la France était abandonnée à leur vengeance, elle ne serait bientôt qu'un immense tombeau. »

L'avance des Autrichiens et ces menaces, au lieu d'affaiblir la résistance du peuple français, l'exaltèrent. Le pays entier fut secoué d'un immense frisson patriotique et révolutionnaire. Les gens se rendaient bien compte que la défaite des armées françaises amènerait le rétablissement de la monarchie absolue et la fin des réformes, fruit de la Révolution.

Les paysans s'imaginaient déjà réattelés à la charrue de leurs maîtres, écrasés d'impôts, envoyés aux galères à vie pour un délit de chasse, et dépossédés des terrains qu'ils avaient achetés et qu'ils commençaient à défricher.

Sur tous les points du territoire, des hommes se présentaient pour s'engager. Cette période coïncidait avec l'anniversaire de la prise de la Bastille et la célébration de la Fédération. Cette Fédération était une grande fête réunissant dans les principales villes du territoire, autour d'autels dressés en l'honneur de la Patrie, tous les citoyens armés pour la défense de la Liberté. A Paris, à la première fédération en 1790, des représentants de tous les départements étaient venus se jurer fidélité et amour, symbolisant ainsi cette union française rendue possible par la suppression des frontières entre provinces. Or, en cet été 1792, devant la menace des armées étrangères, la Fédération prenait un sens particulièrement aigu. Les Fédérés qui, de tous les points du pays, décidaient de se rendre à Paris, le faisaient cette fois-ci non seulement pour affirmer leur union fraternelle, mais encore dans le but de représenter fermement devant le roi et l'Assemblée la volonté de la Nation tout entière.

A Marseille où le patriotisme était grand, on fit un effort tout à fait particulier en créant un bataillon de 500 hommes que l'on arma de deux canons. Bien entendu, ces hommes, qui devaient un peu plus tard prendre une part tellement active à la prise des Tuileries, ont été présentés sous les dehors les plus noirs par les écrivains réactionnaires fidèles à leur habituelle tactique, et même des œuvres en principe exemptes de partialité ont repris les mensonges de ces premiers calomniateurs.

Voici, par exemple, ce que dit M. Peltier, écrivain royaliste :

« La Révolution du 10 août n'a été produite que par une centaine de brigands ligués qui, après avoir essayé sans succès par leurs écrits et leurs discours d'agiter la Nation pendant près d'un an, ayant fait déclarer la guerre pour se servir de nos victoires comme de nos revers, pour aigrir et enflammer les esprits, appelèrent en désespoir de cause, sous le nom d'armée marseillaise, un ramas d'hommes perdus, de Barbaresques, de Maltois, de Gênois, de Piémontois, d'Italiens qui, au nombre de 250, protégés par Pétion et Santerre, furent maîtres soudain de l'Assemblée Nationale et de la capitale, ainsi que Pierre Mandrin fut maître du Dauphiné et des provinces voisines pendant plusieurs années avec 150 hommes déterminés, ainsi que Cromwell gouverna l'Angleterre pendant quinze ans avec ses Frères rouges. »

M. Victor, auteur d'une brochure intitulée :

LA VERITABLE CONTRE-REVOLUTION OU LES MARSEILLOIS A PARIS

disait :

« Qu'est-ce que c'est que ces Marseillois qui s'apprêtent à entrer en triomphe dans la capitale après avoir traversé, comme un pays de conquête, une grande partie du royaume, et avoir mis à contribution pour leur subsistance tous les lieux de leur passage. C'est le reste impur du camp de Monteux; ce sont les compagnons de Jourdan coupe-tête, les héros de la Glacière; c'est ce ramas d'Avignonnais qui les a précédés, en les devançant, comme la grêle précède le tonnerre; c'est cette troupe d'animaux féroces qui, de toutes les parties de l'Europe, accourent à Paris, affamés de sang et de pillage, dévorant déjà en espérance la riche curée qui leur est promise. »

Une accusation qui revient constamment, c'est celle d'étrangers. Une brochure légitimiste, dont l'auteur est anonyme, raconte :

« Les brigands sortis à diverses fois de Marseille pour faire des incursions étaient des Italiens, des Catalans, en un mot la lie des Nations, et il s'y trouvait très peu de Français. »

M. Barthélémy a fait des mêmes hommes un portrait qui est presque aussi flatteur :

« Cétait un bataillon de 500 forcenés, arrivés à Paris le 31 juillet 1792, pour hâter les progrès de la Révolution dont la marche paraissait beaucoup trop lente aux furieux démagogues qui les avaient appelés; cohorte impure que les prisons de Genes, du Piémont, de la Sicile et de l'Italie avaient vomie dans le port franc de Marseille. Ramas de bandits, de vagabonds, d'hommes sans aveu, et sans patrie... Le plus hardi sans-culotte n'était qu'un modéré à côté de ces hideux anarchistes, dignes suppôts de ces hommes qui osaient avancer ce principe subversif de toute loi divine et humaine qu'il n'y a pas de crime en temps de Révolution... »

Arrêtons ces citations. Il y en a trop. Disons simplement que, de nos jours, cette campagne de calomnie ne s'est pas arrêtée. Elle est plus discrète parce que le sujet n'est plus d'actualité. Mais chaque fois qu'un écrivain réactionnaire a l'occasion de parler de nos Marseillais, c'est pour les discréditer, et constatons l'incohérence de ces gens qui, tout en propageant ces mensonges, se réclament par ailleurs bruyamment du chant qui porte le nom de ces soi-disant bandits, de ces Gênois, de ces Piémontois : LA MARSEILLAISE.

© Archivos Estatales, mecd.es

SEILLAIS

Ci-dessus, de gauche à droite: deux grands interprètes de « La Marseillaise », Louis Jouvet (Roederer) et Pierre Renoir (Louis XVI), et le réalisateur, Jean Renoir.

Ci-dessous, à gauche: les Marseillais dans l'attaque des Tuileries — à droite: une scène pleine de charme au théâtre d'ombres chinoises.

© Archivos Estatales, mecd.es

Constatons également à l'énoncé de ces injures que ces écrivains ont une curieuse opinion de nos frères latins. Que doit-on penser en Italie, en lisant ces écrits réactionnaires français dans lesquels, pour insulter d'autres Français, on ne trouve rien de mieux que de les traiter d'Italiens !

Avant de passer aux rétractations, citons une phrase de Voltaire fort intéressante pour les gens qui, comme nous, essayent de gratter la crasse de l'histoire :

« Ce qui multiplie les livres, malgré la loi de ne point multiplier les êtres sans nécessité, c'est qu'avec les livres on en fait d'autres; c'est avec plusieurs volumes déjà imprimés qu'on fabrique une nouvelle histoire de France ou d'Espagne, sans rien ajouter de nouveau. Tous les dictionnaires sont faits avec des dictionnaires. Presque tous les livres nouveaux de géographie sont des répétitions de livres de géographie. *La Somme*, de saint Thomas, a produit deux mille gros volumes de théologie. Et les mêmes races de petits rats qui ont rongé la mère rongent aussi les enfants. »

Il y a une façon bien simple de présenter le bataillon marseillais sous son véritable jour, c'est de s'en rapporter aux archives de la Ville de Marseille, où sont conservés tous les noms de ceux qui ont fait partie de ce bataillon, et leurs conditions sociales. J'ai sous les yeux cette liste complète, officiers et simples volontaires. Il y avait 8 compagnies. Je vais prendre quelques noms dans une compagnie au hasard. Je tombe sur la 5e compagnie :

le capitaine s'appelle Audibert ;
le capitaine en second : Lieutaud ;
le lieutenant : Durbec ;
le sous-lieutenant : Durand (un nom bien étranger) ;
le sergent-major : Pellin ;
un sergent : Gilbret :
un autre sergent : Galabrun.

Je vois encore les noms suivants :

Vigne, Bon, Charlois, Desplaces, Brochier, Roux, Bonneau, Camoin, Mégis, Arquier.

Je pense que les détracteurs réactionnaires du bataillon du 10 août n'ont jamais pris la peine de consulter ces listes. Sans cela ils auraient été, comme nous le sommes, frappés de la sonorité particulièrement française de ces noms. Voici pour la nationalité.

En ce qui concerne leur honorabilité, il suffit de citer les conditions de leur engagement qui sont restées connues : pour être admis dans cette troupe, il fallait payer l'impôt, prouver que l'on jouissait de ressources suffisantes pour assurer la subsistance de sa famille pendant son absence, ne pas avoir de dettes, ne pas avoir encouru de condamnations en justice, et avoir servi dans une formation militaire ou civique, de façon à avoir déjà une instruction militaire.

Quand nous lisons les professions de ces volontaires, nous trouvons parmi les officiers des bourgeois de la ville et aussi d'anciens officiers de l'armée royale. Dans la troupe, fraternellement mêlés, des fils de commerçants et des ouvriers. Il y a plusieurs portefaix du port — c'est ainsi qu'on appelait les dockers — il y a des maçons, des charpentiers, des menuisiers, une assez petite proportion de cultivateurs. Enfin, nous sommes loin de la troupe de bandits si magnifiquement décrits par les auteurs antirévolutionnaires.

Et pour conclure, ajoutons que, dans le courant du mois de septembre 1792, presque tous ces hommes rejoignirent les armées. Ils firent partie de cette masse anonyme des glorieux soldats de la République qui sauvèrent la France et propagèrent à travers toute l'Europe les idées de la Révolution.

Bientôt, par l'intermédiaire du film que nous venons d'achever, ils vont entrer en contact avec le public. Ce public pourra constater que ces révolutionnaires sont de braves gens, fort bien tenus, disciplinés, sympathiques, de commerce agréable. On a envie de les fréquenter. On aimerait être de leurs amis.

Disons que les auteurs qui ont interprété ces rôles l'ont fait avec un rare talent. Ils se sont absolument identifiés aux personnages qu'ils devaient représenter. Ce que nous verrons, ce ne sont pas Andrex, Dullac, Ardisson ou Flament, par exemple, jouant des rôles de volontaires marseillais, mais bien ces volontaires marseillais eux-mêmes, un commis des douanes, un artiste peintre avignonnais, un maçon et un portefaix, réellement vivants, et agissant en dehors des artifices traditionnels. Espérons que la fréquentation de cette troupe amicale consolera nos camarades révolutionnaires vivants, des calomnies qu'une certaine presse continue à déverser sur leur compte.

Jean RENOIR.

INESPÉRÉ !

De nombreux amis de Regards n'ont pu, à notre très grand regret, avoir satisfaction lorsque nous avons fait cadeau de l'ALMANACH OUVRIER et PAYSAN 1938, pour les abonnements de six mois et un an à REGARDS, le stock que nous avions constitué et celui de la maison d'édition ayant été rapidement épuisés.

Devant ce grand succès, un nouveau tirage vient d'être effectué. Toujours soucieux de faire plaisir aux amis de REGARDS nous en avons retenu une parti et nous donnerons EN CADEAU

L'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1938

pour tous les abonnements sans exception de 3 mois à un an

Souscrits à partir de ce jour et jusqu'à épuisement de notre stock.

Nous sommes certains que nombreux seront les lecteurs qui voudront profiter de cette aubaine inespérée. Aussi hâtez-vous pour ne pas arriver trop tard et cette fois définitivement.

Tarif des abonnements pour la France : un An 58 fr. - 6 Mois 32 fr. - 3 Mois 18 fr. - Abonnement spécial 1 Mois (5 numéros) 5 fr. REGARDS 89, rue d'Hauteville, PARIS

C. C. P. 1715-54 Paris

LA MARSEILLAISE,

épopée populaire

Par Georges SADOUL

Si l'on avait demandé au public, il y a quelques années, quel était le plus grand de nos metteurs en scène, les réponses eussent été sans doute fort diverses. Si l'on posait cette question aujourd'hui, on peut être assuré qu'une quasi-unanimité se ferait, et que le public des faubourgs comme celui des salles élégantes, les directeurs de salles populaires, les critiques, et jusqu'à ces commanditaires qui s'intéressent avant tout à ce qu'un homme « peut leur rapporter » *s'accorderaient à désigner Jean Renoir comme le plus grand des metteurs en scène français. La preuve en est que l'autre semaine onze sur seize des rédacteurs de la revue* « *POUR VOUS* » *désignaient LA GRANDE ILLUSION comme le meilleur film de* 1937.

Toni, Le Crime de M. Lange, La Vie est à Nous, Les Bas-Fonds, La Grande Illusion, *telles sont, depuis ces dernières années, les étapes du talent — et de la gloire — de Jean Renoir. Chacune de ses œuvres nouvelles marqua un enrichissement sur la précédente, et chaque fois le succès s'est élargi jusqu'à enthousiasmer tout un pays. Si, dès maintenant, Renoir est un maître incontestable et incontesté, quelle place ne va pas être la sienne, après ces semaines où sa* Marseillaise *prend son vol!*

\+ +

Des esprits trop charitables avaient prétendu signaler à Renoir certains écueils : la froideur d'une œuvre officielle, la perruque du film historique, l'image d'Epinal de la propagande. Jamais aussi mauvaises espérances n'auront été mieux déçues. La Marseillaise *est l'un des films les plus libres, les plus directs, les plus vivants, les plus humains qui ait été jamais réalisé.*

Dans sa première partie, le film présente les acteurs du grand drame historique qui se jouera aux Tuileries, le 10 *août. Versailles, d'abord : le Roi, un homme intelligent, compréhensif, humain, qui incarne, par le jeu splendide de Pierre Renoir, non seulement Louis XVI, mais toute la grandeur de la Dynastie, et qui a conscience d'être le rouage principal d'une immense machine dont il n'est pas en son pouvoir de modifier la marche. La reine, belle et courageuse, est pénétrée avant tout de l'importance de sa caste; les courtisans, attachés à leurs privilèges, sont parfois déchirés entre leurs intérêts et ceux d'un pays qu'ils ne trahissent pas toujours sans remords et sans scrupule.*

Puis le Peuple : le paysan provençal, pour qui les galères doivent être le prix d'un ramier tué à coups de fronde; le maçon, gouailleur et aimant; le commis des douanes, qui est un peu un monsieur, mais qui est aussi un des meilleurs soutiens de la révolution; le barbouilleur de petite ville, hanté de mythes grecs et romains; le peuple tout entier, enfin, dans ses clubs, avec ses femmes nobles et fières, âmes de la Révolution.

\+ +

C'est à Coblentz, où l'on rédige le manifeste de Brunswick, que le drame se noue et que le spectateur se sent empoigné par une fièvre qui ne le quittera plus. A Coblentz, au cri de « Vive la Prusse », *des nobles se préparent à tuer les Français. Dans les nuits de Picardie, des femmes fuient loin du cadavre de leur mari pendu. Les généraux trahissent le peuple. Les soldats qui tiennent encore se croient abandonnés de la Nation. Mais à Marseille, comme dans toute la France, le peuple parle. Les hommes s'engagent. Un bataillon de* 500 *Marseillais traverse la France, monte vers Paris à dures étapes. Et voici le Faubourg Antoine pavoisé, avec les fédérés des provinces jouant de la vielle et du biniou.*

Mais pour vaincre l'ennemi de l'extérieur, il faut d'abord abattre les ennemis de l'intérieur, ces aristocrates venus des Tuileries, qui vont sur les Champs-Elysées, boulevard de la Contre-Révolution, insulter les patriotes. Dans les deux camps, c'est la veillée des armes. Le bélier qui frappe aux grilles du château frappe les trois coups du drame où la monarchie s'écroule. Le chant qui a conduit les Marseillais du Vieux Port au Palais du Roi les conduit maintenant au pied du moulin de Valmy.

\+ +

L'humanité, dans tous les sens de ce mot, est sans doute le trait essentiel de La Marseillaise, *cette* humanité *pleine et totale qui marque toute l'œuvre de Jean Renoir.*

Cette humanité *ne s'étend pas seulement au peuple, mais aussi aux aristocrates, au roi. Jamais sans doute n'aurait-on fait part plus belle aux ennemis. Il aurait été facile de souligner l'incapacité du roi, la frivolité criminelle de la reine, la corruption et la méchanceté de la cour. Renoir n'a voulu montrer parmi les féodaux, que des hommes honnêtes, victimes, non de leur propre corruption, mais de la corruption du régime et de leur caste. Que l'ennemi ne soit pas rabaissé, et la victoire du peuple n'en apparaît que plus grande, que plus belle.*

Cette humanité *est aussi ce qui permet à Renoir d'atteindre les sommets de l'art sans cesser de toucher* tous *les hommes, des prétendues élites à* « l'homme de la rue », *comblant ainsi définitivement le divorce qui sépara durant les quinze années de l'après-guerre les meilleurs metteurs en scène du grand public.*

Cette humanité *est en outre ce qui rend* la Marseillaise *si proche de l'actualité quotidienne. Chacune de ses répliques fon balle, et évoquent un événement d'aujourd'hui, encore que derrière chacun des mots se cachent les plus réelles références historiques, encore que les dialogues aient été souvent rédigés avant les événements contemporains auxquels ils peuvent faire songer. Ce sont, par exemple, de vrais émigrés qui s'entretiennent dans cette pension de Coblentz et les paroles sont celles qu'ils prononçaient, il y a un siècle et demi, mais nous croyons pourtant entendre dialoguer le vicomte Henri de Kérillis et le duc Pozzo di Borgo. De même ce paysan de Provence, de même ce maçon, ce menuisier...*

C'est cette humanité, *enfin, qui fait du spectateur, non un homme dans un fauteuil, mais le témoin, l'acteur d'un événement vrai.*

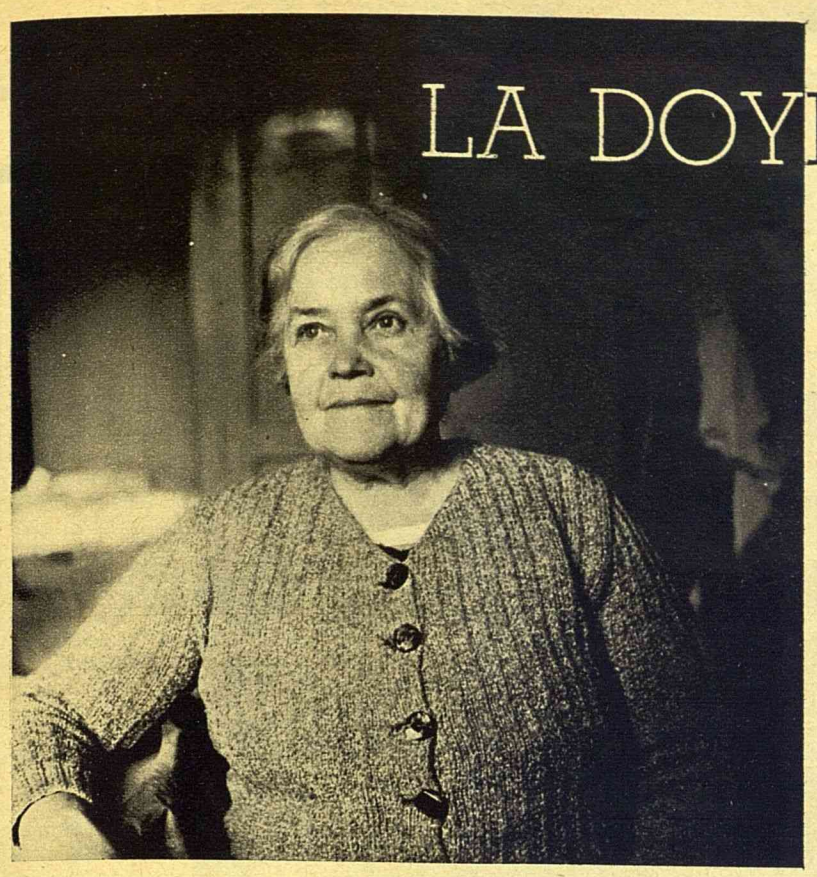
\+ +

La prise des Tuileries eût été pour Griffith un contrepoint de foules ingénieusement orchestrées, pour Abel Gance un tonnerre d'orgues romantiques mêlé de fausses notes, pour les Anglais une parade où n'eût manqué aux uniformes ni un bouton de guêtre, ni aux décors de carton pâte un détail qui ne fut archéologiquement vérifié, ni à Mme de Lamballe les roucoulements de quelque amoureux supposé. Avec Renoir, pas d'effets formels, nous sommes dans un vrai palais, dans un vrai palais assiégé, avec son désordre et ses sacs de terre, les lettres qu'on brûle, les parlementaires vêtus de noir, le dauphin qu'on gourmande, et bientôt les aristocrates qu'on fusillera en grappes, dans les grands corridors dorés. Nous sommes au milieu de ce palais maintenant détruit, de plein-pied avec l'Histoire, aussi réellement que nous nous sommes trouvés au milieu des brumes dans la nuit d'un 9 février, percée de cars noirs et de coups de feu.

L'absence de pathos, la simplicité voulue du ton, la haine des effets faciles, tout cela permet d'atteindre sans effort jusqu'au plus haut style.

Qui disait donc que le Français n'avait pas la tête épique? Jean Renoir vient pourtant d'achever la plus authentique épopée qu'ait jamais produite le cinéma.

© Archivos Estatales, mecd.es



LA DOYENNE de la COUTURE *raconte ses souvenirs*

par Juliette PARY

Le syndicat : mot qui semble ancré dans la vie et qui est pourtant tout neuf pour des milliers de travailleurs et surtout de travailleuses !

Comment on se transforme d'indifférente en militante — voilà ce que nous raconte aujourd'hui la Doyenne du Syndicat de la Couture.

Julie Mallinjod, la plus ancienne couturière syndiquée, a milité pendant et après la guerre. De 1917 à 1923, elle fut déléguée d'atelier de la plus grande maison de couture à l'époque. Après 17 ans de service, elle se trouva congédiée en 1923, parce que dernière rentrée d'une grève.

Montagnarde d'origine et d'allure, midinette de métier, militante de vocation: telle est Julie Mallinjod.

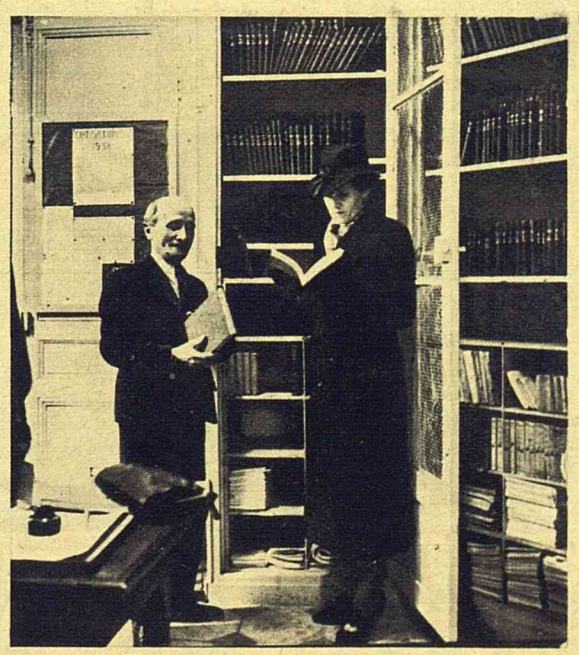
Petite, forte, droite, le tricot bien plaqué sur ses formes robustes, ses cheveux courts d'un blanc éclatant soigneusement peignés, la Doyenne du Syndicat respire l'ordre et la vigueur.

— Quand la grande grève de 1917 a commencé, j'avais 49 ans. J'étais jamais allée à une réunion. Je savais pas ce que c'était. On parlait pas de ça ouvertement dans les ateliers — pensez-donc, un syndicat, c'était la peste! Alors, en 17, quand on est venu nous dire, chez Callot, avenue Montaigne, qu'y aurait une réunion, on se demandait ce qu'on allait faire. Les patrons voulaient la semaine anglaise à leur profit — pas travailler le samedi après-midi et pas nous le payer. Ça non, on marchait pas ! Un tailleur pour dames — de Jenny, je crois — qui était très calé là-dessus, a dit : « Si nous sommes décidés à pas accepter, faisons la grève », et c'est parti de là. C'était un mercredi, la réunion était pour le lendemain, le jeudi de l'Ascension. Tout le monde à l'atelier disait : « On y va ? On y va pas ? Que fait Julie ? » Alors j'ai dit : « J'irai. » « Ah, tu iras ? » « Oui, j'irai, et après je vous dirai tout; vous avez qu'à attendre. » Parce qu'elles avaient confiance en moi, les filles ! C'était toujours « Julie a dit, Julie a fait. »

« Je suis donc allée à la réunion, il y avait le secrétaire qui faisait un discours pour espliquer ce que c'est le syndicat. C'était clair. J'ai tout de suite compris. On travaille dur pour gagner, alors il faut se mettre tous ensemble pour défendre ce qu'on gagne. Le vendredi je suis revenue à l'atelier, je leur ai dit : « C'est vrai, ce qu'ils disent là-bas; il faut le faire. Moi je m'inscris au syndicat. » Elles se sont toutes inscrites, à mon atelier, toutes; y en a pas une qui l'a pas fait. On s'est mis en grève avec tout le monde.

« Après la première semaine, notre délégué devait rencontrer celui des patrons pour la signature. On avait préparé notre convention : la semaine anglaise payée et vingt sous d'augmentation par jour. Les patrons semblaient d'accord, nous étions joyeuses — et voilà qu'on nous apprend qu'au lieu de signer la convention, le patron l'a déchirée ! Quelle glace qui nous tombait dessus du plafond ! Il y a eu un oh ! Un oh ! C'est comme ça qu'ils ont bafoué notre signature ! Nous sommes sorties manifester sur les grands boulevards. Notre défilé occupait de la Porte Saint-Martin à la rue Montmartre. Nous criions : « Nous voulons nos vingt sous ! Nous voulons nos vingt sous ! » Tous les passants étaient pour nous ! Après plus de vingt jours de grève, nous l'avons eue, notre semaine anglaise : nous étions la première corporation en France à l'avoir. Et nous avons eu dix-neuf sous d'augmentation — dix-neuf, pas vingt; on leur a fait cadeau d'un sou, ils en avaient besoin pour leurs cigares !

« Comme ça, les ouvrières ont compris que ça les servait, le syndicat. Seulement, la grève finie, il y en a eu beaucoup qui ont eu peur d'être syndiquées — à cause du patron, à cause de la première. Dans mon atelier, il y en avait de mon âge — je les sentais, oh ! je les sentais qui voulaient pas rester dans le syndicat... Mais ça n'osait pas piper tant que j'étais là! Chaque fois que j'allais au syndicat, je rapportais des tracts, y avait que ça sur le plancher des ateliers, l'inspectrice disait : « On voit que Mlle Julie a passé par là ! »



Pendant l'heure du repas, les couturières rendent visite à la bibliothèque du syndicat qui vient d'acquérir son 500e volume.

« Ma première réunion oratoire ça été au Rond-Point des Champs-Elysées: à midi, c'est toujours là que nous nous asseyions. Un jour, on me dit : « Tu sais, ça n'est plus gratuit les chaises aux Champs-Elysées entre midi et deux heures : on nous a fait payer deux sous. » Je dis: « Comment ! Ils ont pas le droit. Ça ne se passera pas comme ça. » Je vais m'asseoir sur ma chaise, voilà la chaisière qui vient: « Deux sous, s'il vous plaît. » Je dis « Depuis quand ? » « Vos deux sous, et pas de raisonnements ! » Je dis : « Le Conseil municipal nous a donné les chaises gratuitement; c'est le concessionnaire qui veut profiter; nous ne payerons pas. » « Vous payerez ! » Je dis : « Non, je ne payerai pas. » « J'appellerai le gardien ! » « Appelez le gardien. » Le gardien vient, je lui esplique poliment : « Tant que le Conseil municipal a pas fait un nouveau règlement, nous avons le droit de pas payer. » Il me dit : « Madame, vous avez raison. » C'était la première fois que je causais comme ça ; j'y pensais pas, je causais comme si je tricotais, tout naturellement.

« Il y avait des ouvrières de toutes les maisons autour, je leur dis : « Ecoutez, nous allons faire une pétition, tout le monde va signer. Vous allez réunir les signatures chacune dans votre maison, en commençant par les apprenties; c'est surtout pour elles, les petites, que c'est difficile de payer. » Le lendemain, j'avais toutes les signatures de la maison Callot. Et pas mal des autres maisons ! Je suis allée chez notre secrétaire de syndicat, on a fait la pétition, il l'a remise au Préfet. Ça a duré huit mois — vous savez, l'administration ! Entre temps, y avait quelques-unes, pour pas se faire remarquer, elles payaient. « Oh ! tant pis, pour deux sous ! » « Eh bien, deux sous c'est deux sous ! Tu travailles pour les gagner ! Gnolle ! » Nous, on s'asseyait et on payait pas. La chaisière y pouvait rien. Après huit mois, le Conseil municipal nous a donné raison : c'est comme ça que les chaises entre midi et deux heures sont restées gratuites. »

Et c'est un bienfait, aujourd'hui encore, pour tous ceux et toutes celles à qui, sans être midinettes, il arrive de manger un sandwich, solitairement perchées en face du Guignol ou de la statue de Daudet, et très heureux de n'avoir pas à payer six sous — le tarif actuel... Car, comme dit Julie Mallinjod, six sous c'est six sous, et on s'en rend compte lorsqu'on en manque pour compléter le prix du ticket de métro... Si tous ceux-là savaient que leur chaise au soleil, ils la doivent au fait qu'un jour, une ouvrière d'atelier aux cheveux blancs a compris qu'il fallait *se mettre d'accord !*

« Se mettre d'accord: c'est ça le syndicat. C'est ça que je tâchais de leur faire voir. Mais ce qu'elles pouvaient être arriérées ! Y avait pas moyen de les traîner à une réunion. « Oh ! qu'est-ce que tu veux, c'est trop loin! » Bon, alors j'ai fait venir Bellugue et un autre camarade dans une salle en face de notre maison : « Maintenant, c'est près ! Venez-y ! » A la sortie, il y avait un chanteur de rue qui s'est mis là; ça les amusait, elles se sont postées tout autour à l'écouter. Elles avaient qu'à traverser la rue pour aller à la réunion — mais non, elles restaient avec le chanteur ! Et elles lui donnaient des sous — elles lui sortaient encore de leurs sous, vous comprenez ?

« Il en est quand même venu vingt-cinq à la réunion — sur six cents...

« En 23, quand il y a eu la grève pour une nouvelle augmentation — c'est que la vie était devenue chère — elles s'y sont quand même mises toutes. Mais là, les patrons ont sorti la grande arme : la lettre individuelle. « Vous serez congédiée si... » *et cætera...* Alors, vous savez, les parents : « Oh ! tu perdras ta place, ne fais pas d'histoires » — bref, après tant de jours de grève, je vois mes ouvrières, par petits paquets, qui rentrent dans la maison ! « Qu'est-ce que vous faites ? » « Nous rentrons. » « Vous rentrez ? » « Oui, nous rentrons. » Je ne suis pas partie à pleurer — j'ai descendu l'avenue des Champs-Elysées, je suis entrée dans le métro, je me suis affalée sur un banc et j'ai sangloté. Encore un jour, et les patrons signaient le contrat ! Un jour qui leur restait à tenir, et on aurait eu nos cent trente francs par semaine ! Ça m'a coupé le cerveau; je pouvais pas y croire. Toute la peine qu'on s'est donnée, nous, le syndicat... Elles ont eu peur, elles sont rentrées ! Vous êtes contentes, maintenant ? Vous pouvez continuer à avoir faim ? Tas de bourriques, va ! »

Des larmes luisent aux yeux de Julie Mallinjod; ses joues sont écarlates sous les cheveux blancs; elle ne l'a pas encore digérée, sa dernière grève !

Deux dates dans sa vie : 17, 23. La grève réussie, la grève manquée. La solidarité triomphante, la solidarité rompue. Une idée : le syndicat. Julie Mallinjod a compris le syndicat: et du jour où elle l'a compris, elle l'a servi de toutes ses forces, de toutes ses minutes. Elle ne peut parler d'autre chose. « Où êtes-vous née ? » « En Haute-Savoie. Je vous disais donc que le syndicat... » « De quoi vous occupez-vous, maintenant ? » « Je lis le journal syndical. Je tricote des chaussons pour la Caisse de Maternité du Syndicat. » Quand, parlant du mouvement ouvrier, elle cherche un mot et ne le trouve pas, elle dit à sa place : « Vous comprenez... Le syndicat. »

Elle est heureuse des grandes choses obtenues en 36-37; mais sa face de paysanne, dure et puissante, ne se détend pas. Le nez large et court, les yeux qui vous transpercent quand ils vous regardent en face :

— C'est surtout maintenant qu'il ne faut pas lâcher. Pas se laisser arracher le contrat collectif. Il y en a encore trop qui ne comprennent pas le syndicat. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, je combattrais encore ! Je ne sers plus à rien ! »

— Si, vous servez ! Vous servez en racontant comment vous avez travaillé. Il y en a tant parmi les lecteurs qui ont encore les mêmes difficultés ! De vous entendre, ça leur donnera du courage !

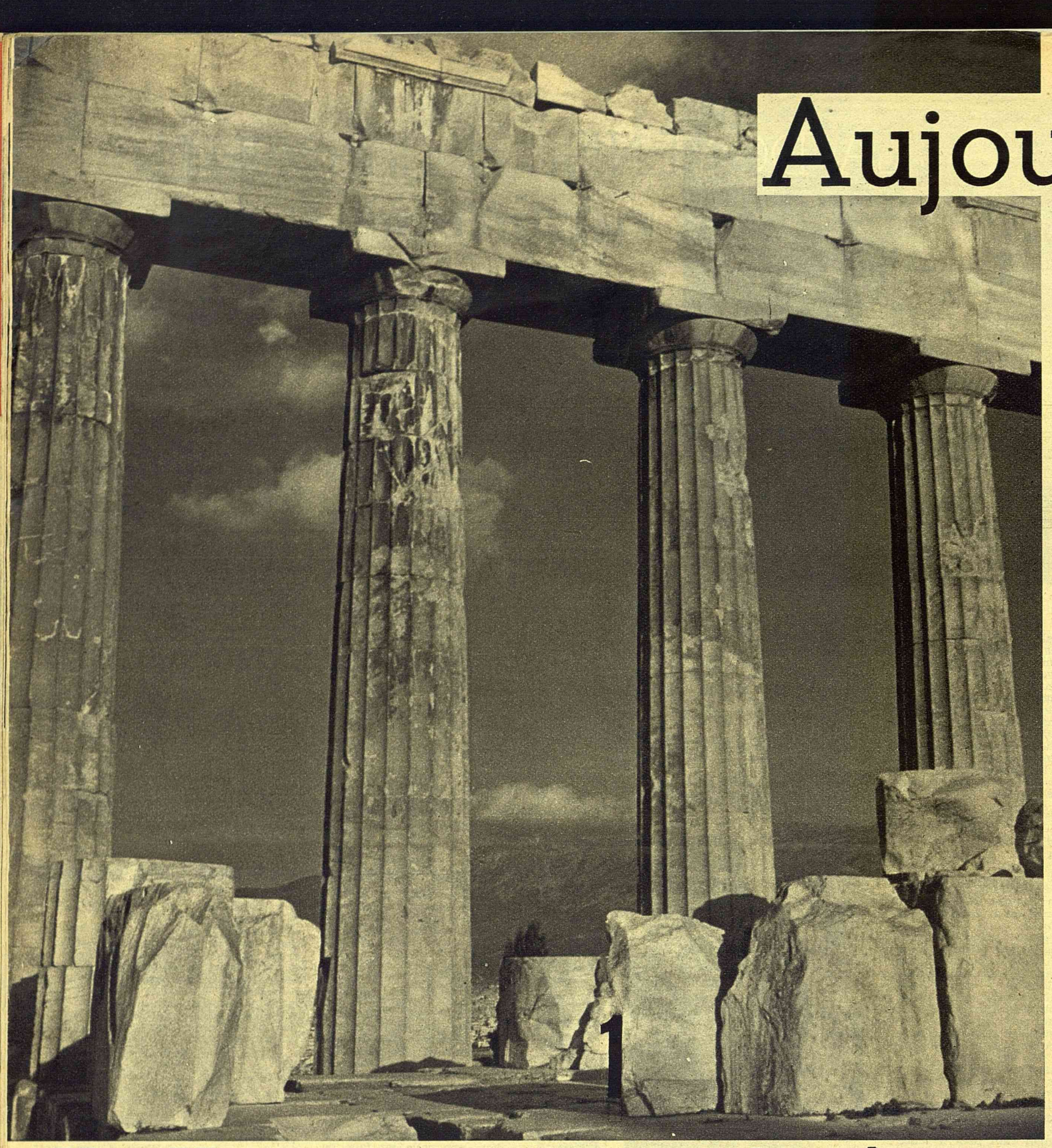
— Tiens, c'est vrai. Bon. Alors, dites-leur de ma part qu'il faut... »

La doyenne du syndicat s'arrête. Ses yeux clairs se brouillent, elle s'éponge le front. Pendant une heure et demie, elle a parlé, pleuré, ri puissamment. Elle avait 49 ans en 17. Le chausson blanc qu'elle a commencé à tricoter gît sur la table de sa petite cuisine luisante. Nous voyons « La Mère », au Théâtre du Peuple — mais il y a aussi des « Mères » à côté de nous !

— Dites-leur... Se mettre d'accord. Une fois que le délégué est élu, il faut marcher avec lui. Il faut l'écouter. « Nous rentrons » qu'elles disent... Ça m'a coupé les jambes. Quand le secrétaire a eu expliqué ce que c'est le syndicat, j'ai tout de suite compris. Tout de suite. Quel jour que c'était, déjà ?... Le jeudi de l'Ascension... Là, je suis un peu fatiguée. Et puis, c'est l'hiver... Dites-leur: la discipline. »

Quelques ouvrières prennent sur le temps de leur déjeuner pour passer à la permanence du Syndicat de la Couture, 29, rue d'Anjou, reprendre la carte syndicale de 1938.

© Archivos Estatales, mecd.es



Aujourdhu

M. Métaxas, ersatz de dictateur

De jour en jour, la situation s'aggrave en Grèce où le général Métaxas, qui instaura la dictature par le coup d'Etat du 6 août 1937, ne doit plus compter que sur la police. Athènes et les autres villes sont pleines de policiers secrets à ses gages.

Tous les chefs de l'opposition ont été arrêtés et déportés à l'île Paros. Le leader communiste Zakhariadis serait même en danger de mort dans sa prison de l'île de Crête. Mais l'opposition, privée de ses chefs, ne se prépare pas moins à relever le défi de Metaxas.

Le grand journaliste Arthur Kœstler, dont « Regards », en juillet dernier, publia l'extraordinaire odyssée — alors que emprisonné et condamné à mort par Franco, il n'avait dû son salut qu'à l'action des masses — a brossé, dans l'article qui suit, un tableau saisissant de l'état politique actuel de la Grèce, tableau qui est en même temps un réquisitoire implacable contre le général Metaxas.

CONTRAIREMENT au dictateur de Rome, M. Métaxas, le nouveau dictateur d'Athènes, n'aime pas invoquer les grands héros de l'antiquité. Si on l'entend souvent citer Mussolini et Hitler, il ne prononce jamais le nom de Solon ni de Périclès. Il préfère l'imitation à l'original, les reproductions en plâtre aux sculptures de marbre, aussi bien en politique qu'en architecture.

Ces préférences du dictateur ne sont peut-être pas tout à fait étrangères à la disparition de M. Sykutris, mort d'un arrêt de cœur en août dernier sur la plage de Corinthe. Le gouvernement de M. Mètaxas ne pouvait lui pardonner d'avoir publié un ouvrage qualifié d'obscène et peu conforme à l'idéologie de la Grèce réveillée. Un professeur de religion de l'école des cadets lui avait même intenté un procès; or le livre incriminé n'était autre que la traduction en grec moderne du « Banquet » de Platon.

Voilà pour l'affaire Métaxas-Platon. Mais, M. Métaxas est également en délicatesse avec Périclès. Une circulaire du Ministère de l'Instruction Publique, datant du mois d'août ordonnait de faire sauter de tous les manuels l'éloge que Thucydide fait de Périclès et qui jusque-là figurait au programme; en effet, ce document historique est un hommage à la République et à la Liberté.

La censure de M. Metaxas aboutit quelquefois à des résultats inattendus. Ainsi on assiste aujourd'hui en Grèce à la résurrection de l'antique acrostiche, notamment dans le journalisme politique. Le 18 août 1937, un poème d'inspiration patriotique et d'esprit dévôt paraissait dans le journal athénien « Vradyni ». En lisant la première lettre de chaque vers dans le sens vertical le lecteur découvrait à sa grande surprise cette exclamation irrespectueuse : « M... pour la dicta-

© Archivos Estatales, mecd.es

dhui en GRECE

par Arthur KOESTLER

M. METAXAS

ture ». L'auteur de cette acrostiche, Paul Nord expie aujourd'hui son audace dans un camp de concentration, mais il a fait école dans les milieux des publicistes libéraux, qui dans leurs écrits, font preuve d'autant de courage que d'esprit.

En feuilletant le bulletin de l'Agence « Eastern Wireless Corporation », j'ai découvert un autre effet, non moins curieux, de la censure. En effet, les statistiques de cette agence télégraphique accusent une diminution sensible de son chiffre d'affaires. Ainsi, en août 1936, 15.357 télégrammes étaient expédiés par les soins de cette agence alors qu'en août 1937 ce chiffre tombait à 13.558, la raison en est que 53 % seulement, au lieu de 63 %, de tous les télégrammes étaient cette année expédiés « via Eastern ». Avec une sécheresse toute commerciale la section grecque de la Compagnie a informé le siège social de Londres que « le chiffre d'affaires de la maison a enregistré un recul par suite de la diminution du nombre des télégrammes de presse depuis l'introduction du nouveau régime ».

En effet, par sa politique, M. Metaxas est parvenu à isoler la Grèce du monde... et le monde de la Grèce.

La dictature grecque est pour ainsi dire unique en son espèce. Ce qui distingue le régime de Métaxas de celui des autres Etats totalitaires, c'est l'absence, à son origine d'un parti fasciste grec. Les Hellenes ignorent toute organisation sur le mode du fascio italien, du parti nazi allemand ou des phalangistes espagnols.

L'avènement de la dictature en Grèce rappelle davantage les mœurs politiques du XIX[e] siècle. Le coup d'Etat de Louis Bonaparte plutôt que la marche sur Rome de Mussolini.

Le succès de M. Metaxas a été en tout cas grandement favorisé du fait que, par une curieuse coïncidence, au cours de l'année qui a suivi la Restauration de la Monarchie, les principaux adversaires politiques du futur dictateur : Venizelos, Kondylis, Demertzis, Zaïmis et Tzaldaris moururent les uns après les autres. Les autres dictateurs sont obligés d'emprisonner ou d'assassiner leurs ennemis, alors que Metaxas a eu la chance de les voir tous disparaître de mort naturelle. Le pouvoir dans ce pays épuisé qui, seul, avait subi une cruelle défaite depuis la Grande-Guerre, a échu comme un don du ciel, à ce général déjà âgé, peu connu et point populaire. A vrai dire, ce don il le tient plutôt du roi, ce roi deux fois exilé et qui après son troisième retour au pays n'a rien trouvé de mieux pour s'assurer contre de nouveaux bouleversements que de s'abriter derrière la dictature.

En avril 1936, au moment de la mort du Premier Ministre M. Demertzis, la droite et la gauche étaient, au Parlement de force à peu près égale. Le roi fit alors appel à Metaxas, « Général extra-politique », auquel il confia la mission de former un cabinet au-dessus des partis. Le roi jeta tout son prestige dans la balance pour favoriser la formation de ce gouvernement, mais le Parlement ne l'accepta que comme pis-aller et seulement à titre provisoire pour la période des vacances.

Le Parlement devait se réunir en octobre et la chute du cabinet Metaxas paraissait inévitable, mettant par là en danger le trône lui-même.

Lorsqu'un médecin est incapable de poser le diagnostic d'une maladie, il met en cause la digestion et prescrit un purgatif. De même un général, lorsqu'il se trouve dans une situation politique embarrassante, met en cause les communistes et prescrit la dictature. En août dernier, saisissant le prétexe déjà quelque peu usé, mais toujours commode, d'un complot communiste, il obtint du roi la dissolution du Parlement et la proclamation de la dictature. Le roi était déjà trop engagé avec Metaxas pour pouvoir reculer. C'est ainsi qu'eut lieu le coup d'Etat du 6 août, l'avènement de la dictature en Grèce.

La jeune dictature ne s'appuyait ni sur les masses ni sur un parti. Le gouvernement avait en quelque sorte un toit pour s'abriter mais point de maison pour se loger. Metaxas fit alors preuve d'une énergie assez inattendue chez un homme de son âge, d'un passé aussi insignifiant, et se mit à construire activement l'édifice gouvernemental sur le modèle des Etats totalitaires.

Aussitôt promu dictateur, M. Metaxas entreprit d'une part le recrutement des partisans, entreprit d'autre part l'anéantissement de l'opposition. Il réussit mieux dans la seconde partie de cette tâche que dans la première.

Un grand nombre des intellectuels grecs suivirent leurs chefs de file en prison ou dans l'exil. Le professeur Svolos, la plus grande autorité en Grèce en matière de droit constitutionnel, fut déporté dans l'île de Milos. Le professeur Glinos, le pédagogue libéral universellement connu, est aujourd'hui interné dans la forteresse d'Akronaphali. M. Kaneloupulos, le sociologue bien connu, est relégué à Kythinos. Vegleres, professeur de la faculté de droit d'Athènes, est en exil, à Anaphie, et on pourrait allonger cette liste à l'infini. Les chefs des partis ouvriers ont été emprisonnés et déportés, le plus souvent sans jugement. Et ceux parmi les libéraux sur qui les méthodes « préventives » d'intimidation n'avaient pas de prise, ont connu le même sort. Les cafés qui sont en Grèce des sortes de clubs politiques traditionnels, pullulent d'espions et d'indicateurs. Des morts mystérieures dans les prisons, maquillées en suicides, se succédaient. Le répertoire des vieilles méthodes balkaniques de tortures dans les cachots, s'enrichit de nouvelles trouvailles, telles que ligotage des victimes enchaînées sur des blocs de glace, introduction d'épingles sous les ongles, ou de poivre dans les organes génitaux aussi bien chez les hommes que chez les femmes.

La liquidation de l'opposition fut réalisée avec méthode et précision. Dans ses tentatives pour établir le nouveau régime sur des bases solides, M. Metaxas s'est heurté à de grosses difficultés. Déjà avant l'établissement de la dictature, mais surtout depuis, le premier grec s'était efforcé de fonder un parti de masses, à l'instar des partis allemand et italien. Sa tentative échoua, pour la simple raison qu'il lui manquait toutes les conditions de succès : idéal, programme, chef, connaissance des foules. En mettant les choses au mieux, M. Metaxas est un bon officier d'Etat-Major, mais en les mettant au pire, ce n'est qu'un vieillard cynique.

Le passé politique de M. Metaxas est peu connu. Il fit ses études dans une école militaire allemande ; pendant la Grande Guerre, il était chef d'Etat-Major et il témoignait ostensiblement des sentiments germanophiles; au lendemain de la proclamation de la République, en 1922, il organisa un putsch qui échoua et dut s'enfuir sur un bateau de pêche, parmi des caisses de harengs salés. La seule idée originale qu'il ait jamais eue, fut la Restauration de la Monarchie, et encore cette idée ne fut-elle par réalisée par lui, mais par Kondylis.

Même en tant que dictateur, M. Metaxas est incapable de fasciner les masses. Les habituels mots d'ordre fascistes se sont révélés inefficaces en Grèce. Les Grecs sont en quelque sorte immunisés contre la folie raciste, les peuples nordiques étant plus sujets à cette aberration que les populations méridionales, moins sédentaires et d'origine beaucoup plus hétéroclites. Les mots d'ordre néo-impérialistes n'ont guère plus de prise sur les populations helléniques. Celles-ci ont fait la guerre pendant plus longtemps que les Italiens et les Allemands, ont subi un terrible désastre national et, pendant dix ans, ont dû faire face à un rapatriement massif de population, sans exemple dans l'histoire. Aucun peuple européen n'a peut-être une horreur de la guerre aussi sincère que les Grecs, ce qui explique leur indifférence devant les mots d'ordre fascistes.

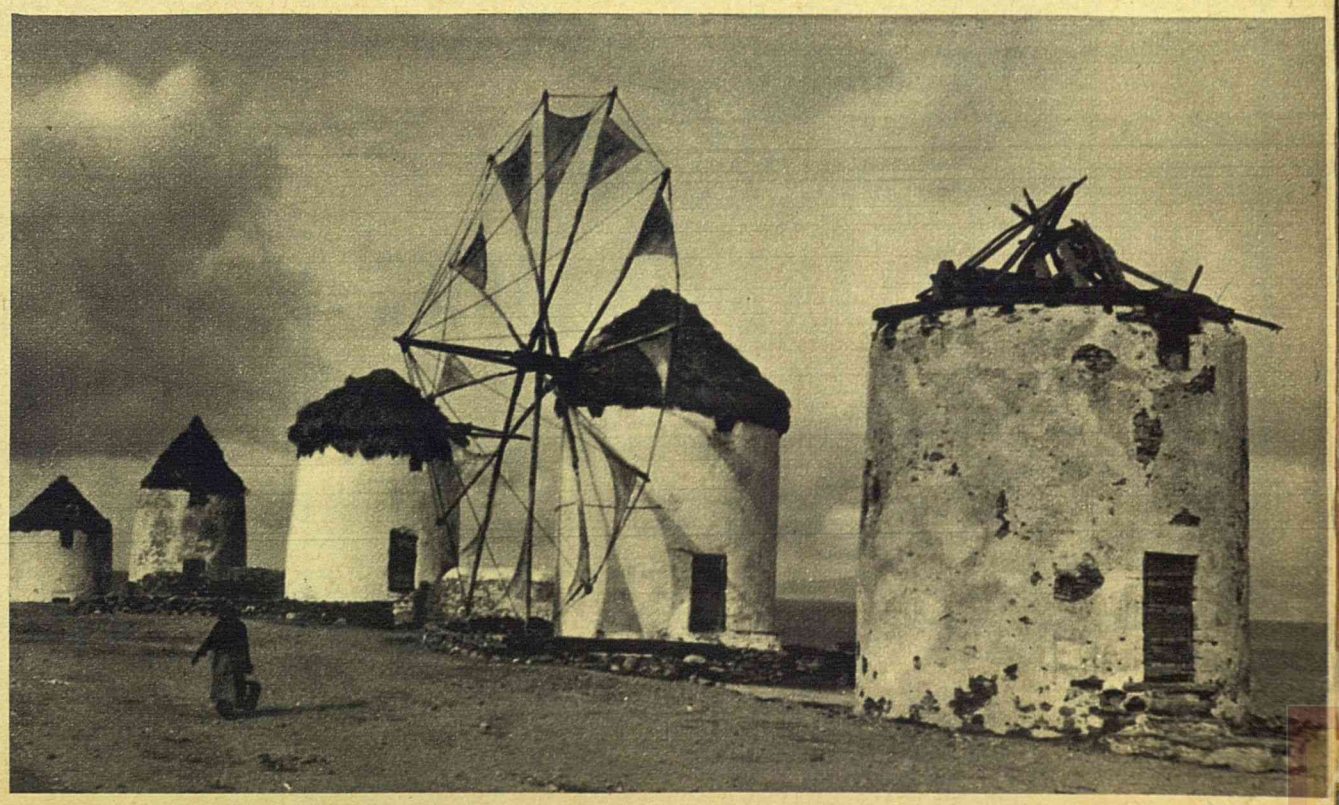
Voyant son impuissance à créer l'organisation et le climat d'un véritable Etat fasciste, M. Metaxas concentra ses efforts sur la création d'un puissant Etat policier. L'armée et la police furent noyautées par des arrivistes qui se rendaient parfaitement compte qui rien ne pouvait mieux favoriser leurs ambitions qu'une fidélité à toute épreuve envers le régime. Néanmoins le gouvernement ne pouvait compter sans réserve sur l'armée : d'une part l'insuffisance de la solde avait crée un grand mécontentement chez les soldats, d'autre part les officiers restaient toujours enclins à s'affilier à des sociétés secrètes et à participer à des conspirations, suivant la vieille tradition méditeranéenne.

C'est pourquoi, M. Metaxas jugea opportun de s'appuyer principalement sur la police qu'il combla de ses faveurs et qu'il équipa même en tanks et en mitrailleuses.

C'est là une des curiosités de la dictature grecque, et une conséquence logique de l'absence de formations para-militaires. La police est secondée par un armée d'indicateurs et d'informateurs semi-professionnels qui s'est abattue sur le pays comme une véritable nuée de sauterelles. Aussi, répétons-le, la dictature grecque offre plus de similitude avec un Etat policier du XIX[e] siècle qu'avec un régime fasciste moderne. Si cependant, la dictature grecque fait depuis quelque temps une propagande active en faveur du corporatisme sur le modèle italien, c'est plutôt pour donner à son régime une allure « moderne » que pour répondre à des besoins réels. Le rôle d'un Metternich ou d'un Fouché conviendrait bien mieux à M. Metaxas que celui d'un Hitler, ...mais il faut bien être de son temps !

(A suivre.)

Copyright by « Regards » and Opera Mundi.



A Mycènes, l'île des moulins à vent, dans la mer Egée.

© Archivos Estatales, mecd.es

UNE FLEUR...

Un conte inédit d'Eugène SCHMIDT

La route fuit entre les platanes.

Un rouleau s'avance sur les cailloux. Derrière, c'est net et plat : un vrai billard ! La bête crachote, souffle de ses vastes poumons encrassés. Le conducteur se confond avec sa machine : noir sur noir. Seuls, les « bleus » conservent un semblant de couleur.

Une voix d'enfant perce le vacarme :

— T'as vu, papa !

— Quoi, Paulot ?

— C'est plein de fleurs, par là. La terre en est toute rose, jaune, et d'un tas de « toutes les couleurs ». C'est bath, t'sais...

Le regard de l'homme a quitté la route et se plante de biais sur sa droite.

— C'est un parc, dit-il.

— Un parc !... répète doucement Paulot, dont la tête bouclée émerge à peine de la machinerie.

— Ben oui ! un parc... un jardin quoi !... un « truc » chic pour les gosses...

— Pour quels gosses ?

— D'riches !... répond le père.

Sa main abandonne le volant pour venir se poser sur la jeune tête.

— Et c'est pour eux, ces fleurs ? reprend l'enfant.

— Oh ! non, ben sûr ! Y s'y promènent à côté, les reluquent, mais défendu d'y toucher...

« Et puis là, y s'amusent avec des cerceaux... du sable, et cette balançoire, là-bas, t'as vu ?

— Non, j'peux pas voir !

— Attends...

L'homme bloque les freins. La bête vibre et s'appuie de tout son poids. Les grosses mains ont saisi le gosse par la taille et le soulèvent comme un fétu.

— Tu vois ?

— Ah c' que c'est bath !... On peut y aller, nous aussi ?

L'homme paraît hésiter, puis :

— Heu, oui ! seul'ment, c'est pas le moment...

Et, devant la déception de Paulot, il s'empresse d'ajouter :

— Y a le boulot, maintenant. Faut que ça soit fini, le morceau, ce soir... mais on ira casser la croûte, tout à l'heure, sur ce banc, près de la fontaine... Hein ?

L'enfant a un sursaut de joie.

— Et maintenant, vas-y dur, dit le père. Embraye... Attention ! pas ce levier, l'autre... Tire, Paulot... Rrrrac... ça y est... Allons, tu deviens costaud !

Le soleil plombe dur. Les pierres gémissent. De temps en temps, une auto surgit, freine sur l'empierrement, projetant de droite et de gauche une volée de silex...

Midi !...

L'homme a sauté sur le sol. Il descend Paulot. Et, la main dans la main, la musette pendante à l'épaule, ils ont traversé la route et pénétré dans le parc.

— Chic ! dit le père, on va pouvoir se laver les mains, aujourd'hui, pour croûter !

— Et mettre l'pinard au frais, ajoute le gosse.

— T'as de l'idée, fils ! gouaille le vieux... Tu penses à tout, toi !

— C'est que j'ai une rud' soif, papa !

Les voici à la fontaine. Ils barbottent comme des canards. Leurs poumons se gonflent de fraîcheurs et des senteurs. Enfin, ils gagnent un banc tout proche. L'homme s'assied.

— Ouf !...

C'est un vaste soupir qui libère sa poitrine... Il est si bien, tassé contre la courbe du banc.. Et ses mains plongent déjà dans la musette. Paulot, debout, attend. Ses yeux sont ailleurs. Sur ces grandes taches qui l'éblouissent et sur la balançoire immobile.

— Ben quoi, tu ne t'asseois pas ?

— Suis pas fatigué.

— Ça te démange les jambes, hein !...

Il lui tend un quignon de pain, qui sent un peu le cambouis, et une tranche de jambon.

Paulot s'en est emparé; puis, le voici explorant les immenses allées fermées aux ardeurs du soleil. Çà et là, des corbeilles mignotées avec amour semblent des parcelles d'étoiles, frémissantes encore de leur chute... Il est seul... Il est ému... Quelle splendeur ! tous ces lambeaux de chairs bleues, jaunes ou violacées, qu'un léger vent fait trembler...

Il se penche pour mieux voir. Des pensées marient leurs velours fragiles... C'est un vrai trésor éparpillé par terre, près des yeux et des mains...

Il s'est arrêté de manger... Ses doigts frôlent les corolles tendres: toutes bleues, toutes d'or, tachetées de pourpre... Il semble vouloir les caresser... Puis, lentement, délicatement, il cueille une fleur...

Un garde a surgi, derrière un massif de buis.

— Ah ! je t'y prends, « drôle » !... Te gêne pas !...

Paulot a blémi. Des paroles de son père lui reviennent : « Y les reluquent, mais défendu d'y toucher ! »

Et aussitôt il dit :

— J'ai pas fait exprès !

— T'as pas fait exprès !... Tu te fous de moi !... On ne t'a jamais dit qu'il ne fallait pas voler ?

— Oui, p'pa me l'a dit... souvent... mais je croyais pas que c'était voler, ça !...

— Et puis, que fais-tu, à cette heure, ici, tout seul ?

— Suis pas seul... mon père est là-bas... sur un banc.

— Allons voir !

Et le garde entraîne l'enfant. Son bras mince est pris dans un étau. Il sent la peur lui gagner les jambes.

Un tournant d'allée. Voilà le père devant eux.

— Il est à vous, ce gaillard ?

— Oui !... Pourquoi ?

— Vous pourriez le surveiller un peu mieux !... il me semble.

Le père a froncé les sourcils. Sa voix devient grave :

— Qu'y a-t-il, Paulot ?

L'enfant laisse tomber la fleur, qu'il tenait encore.

— J'ai pas fait exprès ! dit-il les yeux embués de larmes.

Le garde, agacé par le visage méprisant du mécano, ne veut pas en rester là. Ses yeux baissés ont aperçu un papier graisseux qui traîne, par terre... Force doit rester à la loi !

— Et puis, filez !... C'est défendu de manger sur les bancs... Faut plus se gêner!... Et le règlement alors, pour qui c'est fait ?

— Pour nous ! dit le père à mi-voix.

Il a regarni lentement sa musette. Puis, tourné vers Paulot :

— Amène-toi !... Ramasse la fleur, quand même... T'auras toujours un souvenir !

ILLUSTRATION DE MENDJISKY

Etant donnée l'abondance de copie, nous nous sommes trouvés dans l'obligation de remettre à la semaine prochaine la suite de l'intéressant reportage de Stéphane Manier : « Et puis voici la France ».

Paul VAILLANT-COUTURIER

revivra pour vous
dans " Regards "
qui **le jeudi 17 février**
commencera la publication de

Jeunesse

une œuvre inédite
admirable de vie
et de fraicheur
retrouvée dans les manuscrits de

Paul VAILLANT-COUTURIER

une œuvre où le grand disparu
se raconte lui-même et raconte son époque

Vous ferez lire autour de vous

Jeunesse

à tous ceux pour qui le nom de

Paul VAILLANT-COUTURIER

est synonyme de grandeur
de générosité
et de foi

A partir de jeudi prochain

dans « Regards »

Pour vous et pour

Regards

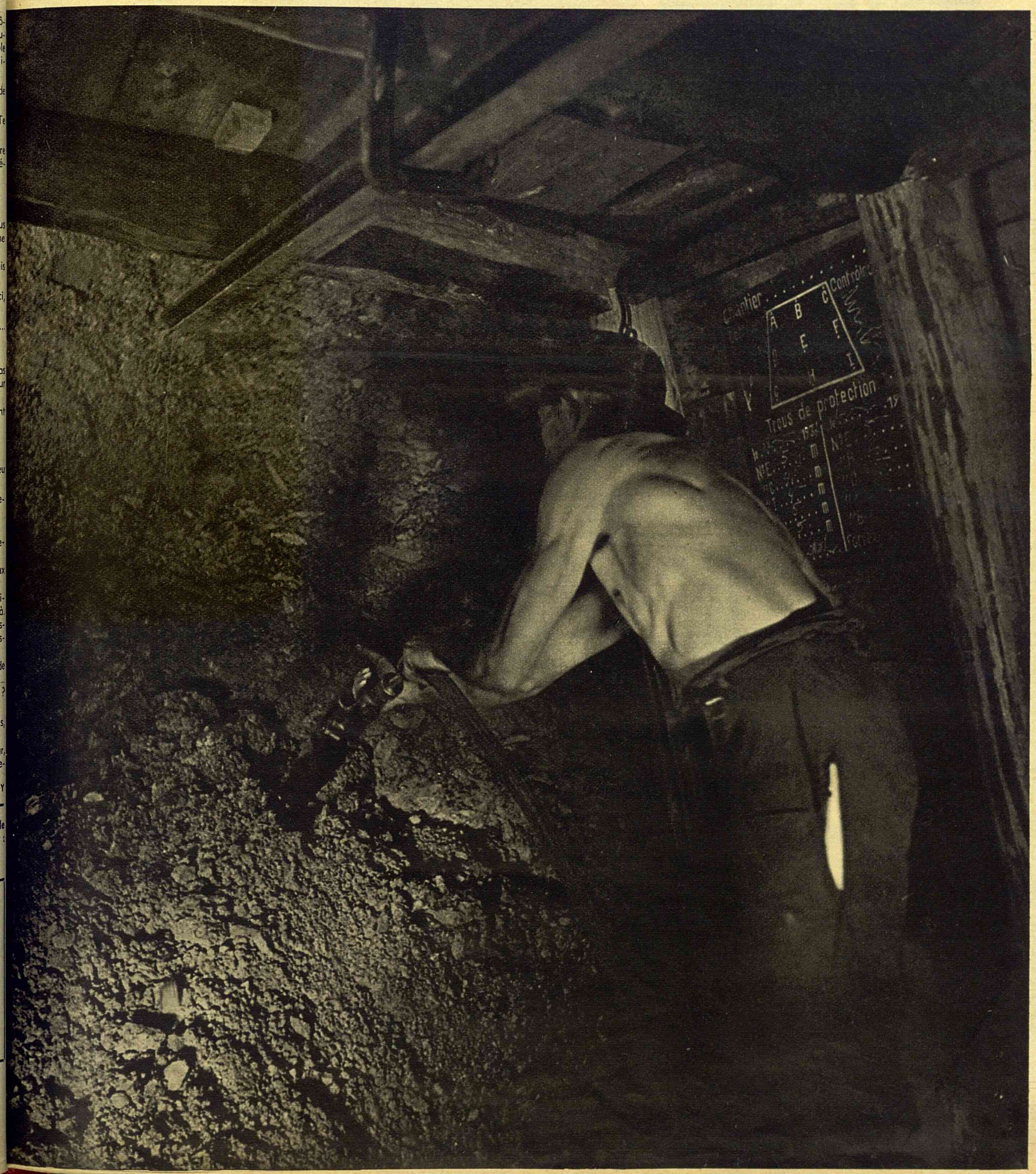
Abonnez-vous !

© Archivos Estatales, mecd.es

REGARDS présente

Un reportage photographique de Denise BELLON et B. BRUNIUS

LE PETROLE en FRANCE



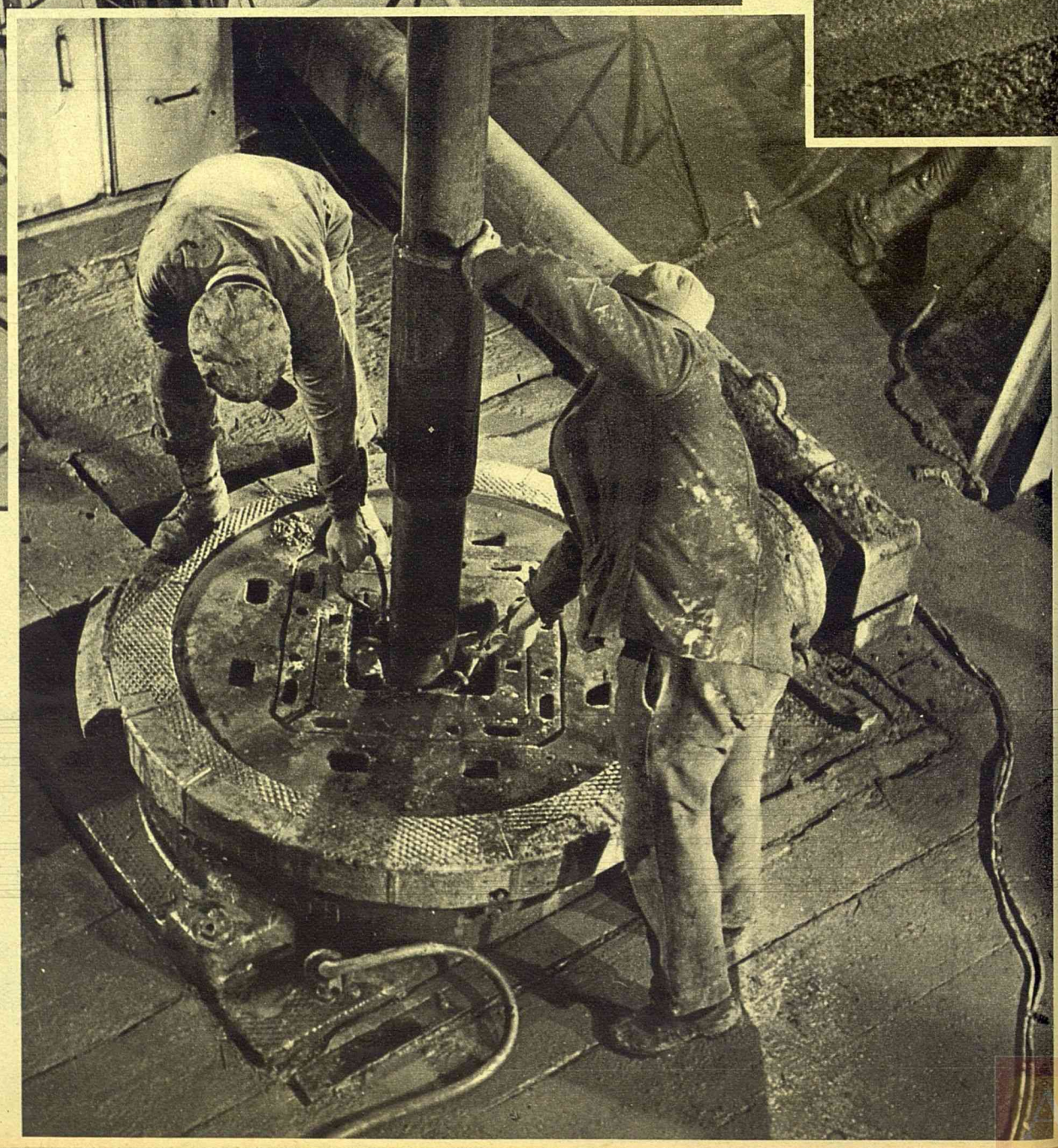
Dans la mine à Pechelbronn. C'est le premier procédé d'extraction du pétrole utilisé à Pechelbronn. Il date de 1785. On l'emploie encore de nos jours car le pompage ne permet d'extraire que 40 % environ de l'huile du terrain; les 60 % qui restent sont exploités par galerie de mine.

© Archivos Estatales, mecd.es

Tour de sondage système Rotary.

Rotary de Pechelbronn. Le système Rotary, le plus moderne, permet d'atteindre de grandes profondeurs (2.000 à 3.000 mètres). Le rotary fore le sol par la rotation d'une sorte de fraise.
On voit, au centre, la table tournante qui entraîne les tiges dans sa rotation. Les deux ouvriers sont en train de caler les coins qui calaient les tiges afin de leur permettre de descendre.

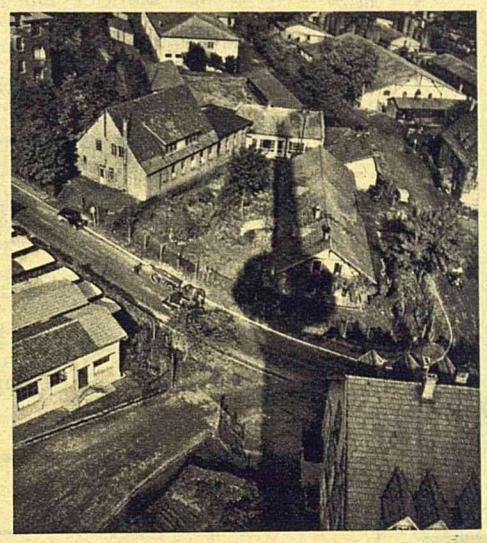
Dans la campagne, près de Pe
une tour de sondage pour le



Une

© Archivos Estatales, mecd.es

Emulsion de brai. Le brai est un des derniers produits obtenus par la distillation, il peut être pâteux ou solide, selon les caractéristiques de distillation.



Le village de Pechelbronn vu du château d'eau. On remarque l'ombre de la cheminée qui porte le château d'eau.

ON a dit que la victoire des Alliés en 1918 était venue sur des flots de pétrole. Le moteur à essence, le Diesel ont, en effet, marqué l'avènement de l'ère du pétrole. La France consomme environ 4 millions de tonnes de produits pétroliers par an, alors que sa production propre est infime : 80.000 tonnes à Péchelbronn (littéralement : Puits de Poix) en Basse-Alsace.

Le marché français : importations, raffinage et distribution, est dominé par les grands trusts étrangers :

Anglo-Persian, dont la filiale est chez nous la « Société Générale des Huiles de Pétrole et Société de Raffinage des Huiles de Pétrole Réunies. (Usines à Courcelette et près de l'étang de Berre).

Standard Oil (Rockfeller) qui a chez nous deux importantes filiales: Standard Franco-Américaine de Raffinage et Vacuum Oil (usines à Port-Gérôme et à Frontignan).

Par le traité de San-Remo, le gouvernement français possède dans les pétroles de l'Irak une part de 24,75 %, mais il s'est passé là un scandale analogue à celui de la liquidation des usines métallurgiques en Alsace-Lorraine. Poincaré a cédé ces droits à la Compagnie Française des Pétroles que dirige Mercier, le magnat de l'Electricité, l'ancien bailleur de fonds des « Croix de Feu »; et dans cette société où l'Etat a une forte participation, nous retrouvons les grands trusts internationaux.

— La Sandard Oil avec M. Boris, Aslan-Finaly, Champin (de la Banque de Paris et des Pays-Bas), etc.

— La Royal Dutch de Sir H. Deterding, l'ami de Hitler et l'ennemi acharné de l'U.R.S.S., avec Branet, de la Société Jupiter, Aubrun, de la Banque Lazard, Chauvy, de l'Union Parisienne, Bavière, de l'Anglo-Persian. A cette société, l'Etat a concédé également le droit de distribuer le quart des produits pétroliers consommés en France, ce dont s'occupe entre autres la Compagnie Française de Raffinage (Gonfreville et Martigues).

Les trusts ne laissent donc que peu de place à ce qu'il est convenu d'appeler les « producteurs indépendants ».

— Raffinerie de Pétrole du Nord (Groupe franco-belge) : Dunkerque.

— Péchelbronn qui a aussi des installations à Brest et à Donges.

— Consommateurs de Pétrole (Grands Réseaux) : Donges.

Ces trois groupes représentent à peu près 20 pour cent.

Grâce à la complicité ou à l'inertie de l'Office National des Pétroles sur lequel il y aurait beaucoup à dire, les trusts étendent peu à peu leur emprise; à la fin de 1936, se sont constitués par exemple le Comptoir des Raffineries Françaises, le Comptoir Auxiliaire du Pétrole, filiales des grandes sociétés, sous le prétexte d'éviter « dans certaines zones du marché intérieur, des concurrences nuisibles à la bonne tenue de celui-ci ». Tout le réseau de distribution est progressivement monopolisé, aux dépens des consommateurs. Sans parler de la féroce exploitation des ouvriers qui travaillent dans des conditions d'hygiène et de sécurité souvent lamentables.

Sans parler du sabotage financier dont nous faisons les frais : un demi-milliard par an environ par le simple jeu des dégrèvements en matière de droits de douane et de taxes.

Un gouvernement de Front populaire, soucieux de la Défense nationale, de la défense financière et des intérêts des travailleurs, aurait beaucoup à réviser dans les accords conclus avec les sociétés pétrolières, dans les privilèges qui leur sont consentis et ce serait d'autant plus nécessaire que certaines de ces sociétés sont liées aux Cagoulards et aux pires ennemis de notre pays.

H. C.

Une vue prise dans la raffinerie de Pechelbronn.

Un autre aspect de la tour de sondage. La photographie est prise d'en bas à l'intérieur de la tour. On voit le palan qui sert à manœuvrer les tiges de forage.

On trouvera la semaine prochaine dans « Regards » *la suite de notre reportage photographique sur le* PETROLE EN FRANCE.

© Archivos Estatales, mecd.es

regards-tourisme

CARNAVAL DE NICE

VOYAGES SPÉCIAUX A NICE

De 7 jours 539 »

De 15 jours 829 »

Tout compris (voyage, séjour complet, boisson, pourboires, taxes)

Départs les 19 et 26 Février

SPORTS D'HIVER

Toutes les semaines départs pour :

CHAMONIX
FONT-ROMEU
LES-HOPITAUX-NEUFS

(séjours et week-ends)

Pour les Fêtes de Pâques, "Regards" organise un voyage spécial en

ALSACE

Réservez-nous votre congé

Renseignements et Inscriptions : écrire à

REGARDS-TOURISME, 89, rue d'Hauteville -:- PARIS (X^e)

LE CHANT DU MONDE

137, Boul. Saint-Germain
PARIS

TOUS LES DISQUES
TOUTES LES CHANSONS

Enregistrements individuels
à 12 fr., 30 fr., 75 fr.

Exclusivité des Editions musicales des E.S.I.
Expéditions rapides en province.

VIENT DE PARAITRE

COLLECTION « SOCIALISME ET CULTURE »

JEAN LUC

DIDEROT

L'ARTISTE ET LE PHILOSOPHE

Diderot, que l'on a trop méconnu, fut un des penseurs les plus originaux de tous les temps. La belle étude de Jean Luc présente sous un jour nouveau, actuel, la personnalité et l'œuvre du génial encyclopédiste.

21 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION

DIDEROT (I), par **I.K. Luppol**	15 »
CERVANTES, par **Jean Cassou**	12 »
FOURIER, par **F. Armand et R. Maublanc**, 2 vol.	25 »
LES MATERIALISTES DE L'ANTIQUITE, par **Paul Nizan**	12 »
PROUDHON, par **A. Cuvillier**	15 »
DARWIN, par **Marcel Prenant**	21 »

E. S. I. - 24, Rue Racine, PARIS

Chèque Postal 974.41

Lecteurs de " Regards "

Réservez votre congé de Pâques, pour faire un beau voyage au pays des cigognes

FRANCE-ACCORDÉONS

111, Boul^d BEAUMARCHAIS. PARIS. 3^e METRO St SÉBASTIEN

Nos accordéons, les plus appréciés des connaisseurs, donnent complète satisfaction à tous points de vue.
De conception moderne, utilisant plusieurs brevets, les claviers sont souples et nerveux, les lames en acier suédois recuit au charbon de bois sont puissantes, justes, vibrent sans effort ni fatigue, ne se désaccordent pas.
De présentation luxueuse, leur robustesse, en font les meilleurs accordéons du marché français. Plusieurs milliers de références.

DEMANDEZ NOTRE NOUVEAU CATALOGUE GRATUIT N° 18

PRIX SANS CONCURENCE

STOCK CONSIDÉRABLE - ÉCHANGE - FACILITÉS DE PAYEMENT

regards

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54

ABONNEMENTS

FRANCE : COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

AVIS IMPORTANT à nos abonnés :

N'attendez pas d'avoir reçu le dernier numéro de votre abonnement à « Regards » pour le renouveler, vous risquez une interruption de service et des frais inutiles.

SERVICE DES ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos lecteurs et abonnés habitant les pays ci-après qu'ils ont la faculté de souscrire dans leurs bureaux de poste (service des abonnements-poste internationaux), des abonnements à « Regards », au tarif France et Colonies.

Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Hongrie, Italie et Colonies, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et Colonies, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Dantzig, Vatican.

Ces abonnements peuvent être souscrits pour 1 an, 6 et 3 mois, mais doivent obligatoirement commencer:

Le 1^er janvier pour les abonnements de 1 an.

Le 1^er janvier et le 1^er juillet pour les abonnements de 6 mois.

LE 1^er janvier, le 1^er avril, le 1^er juillet, le 1^er octobre pour ceux de 3 mois.

" REGARDS " offre à ses lecteurs

Un BON de RÉDUCTION de 500 fr.

A TOUT ACHETEUR DE CE POSTE

DU CONSTRUCTEUR A L'ACHETEUR SANS INTERMEDIAIRE

Ce poste vient d'obtenir la Médaille d'Or, ainsi que la Croix d'Or à l'Exposition générale du Commerce et de l'Industrie pour 1937.

Capte 150 stations, dont Moscou, le Vatican, Radio-Colonial, l'Amérique, etc...

FONCTIONNE SANS ANTENNE EXTERIEURE, AVEC LE SIMPLE BOUT DE FIL QUE NOUS JOIGNONS A L'APPAREIL.

Cadran multicolore à feux de position pour chaque gamme d'ondes. Musicalité parfaite.

Lampes type américain du dernier modèle, qui sont en vente chez n'importe quel électricien. Haut-parleur électro-dynamique grand modèle (21 cm.), à suspension arrière et à blindage spécial antironfleur garantissant une production parfaite.

Antifading différé (le plus efficace connu à ce jour).

Filtrage des parasites et régularisation des survoltages provenant des irrégularités de courant par la lampe C-23.

Condensateur flottant supprimant l'effet Larsen.

Est prévu soit pour courant alternatif et fonctionne sur 110-130-220 et 240 volts.

Ou, construit en « Universel », et fonctionne indifféremment sur les mêmes voltages alternatifs en même temps que sur 110 et 220 volts continu.

En alternatif, comprend les lampes C.23 - 6.Q.7 - 6.F.6. - 5.Y.3. - 6.A.8. - 6.K.7. et l'œil magique en trèfle cathodique EMI.

En « Universel », E.310.N - 25.Z.6. - 25.L.6. - 6.Q.7. - 6.A.8. - 6.K.7 et l'œil magique 6-G-5.

GRANDE SELECTIVITE : Jamais 2 stations ne chevauchent l'une sur l'autre. L'œil magique permet le reperage silencieux et précis des stations.

TOUTES ONDES DE 19 A 2.000 METRES

BOBINAGES : 7 circuits accordés à noyau de fer magnétique et réglés sur 472 kc — sélectivité 8 kc — des résultats étonnants sont obtenus en ondes courtes.

PRISE POUR PICK-UP

GARANTIE. — Un an sur l'appareil et 3 mois sur les lampes.

PRIX IMPOSE (déjà imbattable)	**1.495 fr.**
Réduction avec ce BON	**500 fr.**
PRIX NET	**995 fr.**

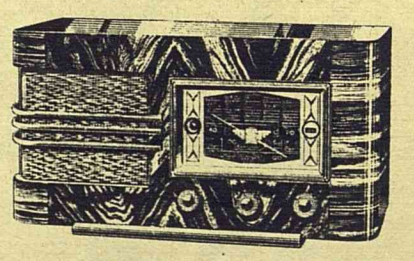
CREDIT — ESSAI A DOMICILE — ECHANGES
Pour Paris, convoquez-nous sans engagement.

Expédition en province contre remboursement de 995 francs port dû. Retour accepté dans les quinze jours si l'appareil motivait la moindre déception.

Les Etablissements « D.S. » font partie de la **LIGUE D'ASSAINISSEMENT COMMERCIAL**, ce qui veut dire : loyauté, probité et respect absolu des engagements.

Encombrement
52 × 27 × 26
Indiquez-nous si vous préférez, une ébénisterie en hauteur
40 × 47 × 36
Emballage gratuit.
Se fournit selon les disponibilités avec le cadran ci-contre de 16 cm. de côté ou avec cadran rectangulaire de même surface.

SUPERHETERODYNE 7 LAMPES
réelles y compris le...
FAMEUX ŒIL MAGIQUE



Etablissements
D.S. 50, Rue Rochechouart
Membre de la Ligue d'Assainissement Commercial
TRUD. 86-07, ouvert le Dimanche.

© Archivos Estatales, mecd.es

La GUERRE des ONDES

III

L'EMETTEUR de la LIBERTÉ

?

A la recherche du poste clandestin.

OU se trouve le poste émetteur ?

La Gestapo se le demande. La grande presse anglaise se le demande. Le public tchèque se le demande.

Point d'interrogation à Paris, à Zurich, à Varsovie.

Où se trouve réellement le poste clandestin 29,8 ? Le 6 avril l'organe officiel du chancelier autrichien Schussnig annonçait triomphalement :

Le poste clandestin communiste découvert
(Communiqué spécial du poste d'Etat.)

Varsovie, le 6 avril : « *Le poste clandestin communiste, dont les émissions étaient écoutées dans toute l'Allemagne, et dont on cherchait en vain depuis des semaines l'emplacement, a été finalement repéré; c'est un émetteur russe qui a été découvert par un amateur sans-filiste polonais. L'heureux chercheur a pu constater que l'émetteur dont la longueur d'onde est 29,8, se trouve à 30-40 kilomètres à l'Est de la frontière polonaise, en territoire russe. Sa situation propice lui permet de se faire entendre jusqu'à la frontière suisse.* »

Le poste clandestin se trouverait donc à la frontière polono-russe. Par malheur, le même jour, le journal réactionnaire « *Baseler Nachrichten* », se basant également sur de prétendues constatations scientifiques, affirmait le plus sérieusement du monde : « *Le poste clandestin se trouve dans la partie bolchévique de l'Espagne* ».

Fin mai, le journal « *Essener National-Zeitung* », organe du bourreau obèse Goering, communique avec joie : « *Au Luxembourg, cachée dans la forêt, on a trouvé une antenne, que l'on pense être celle de l'émetteur clandestin communiste. Ce poste serait installé sur une auto et utiliserait un grillage de fil de fer pour ses émissions nocturnes.* »

On peut imaginer avec quelle impatience la population attendit le soir pour savoir si vraiment le 29,8 resterait silencieux — et quelle fut sa joie malicieuse quand, à l'heure habituelle, sa voix bien connue retentit à la radio !

Pendant que la feuille de Goering suit la piste du Luxembourg, l'organe central de Hitler, le « *Voelkischer Beobachter* », s'égare vers Moscou : « *Depuis quelque temps, un soi-disant émetteur clandestin communiste, qui prétend fonctionner en Allemagne, mais qui, nous en avons la preuve* (?), *se trouve à Moscou, répand les mensonges les plus vils sur l'Allemagne et l'Espagne.* »

Mais Hitler ne croit pas lui-même à ce qu'il fait écrire. L'appareil d'Etat fasciste cherche sans discontinuer l'émetteur en Allemagne même. Le 19 mars, le journal hollandais « *Nieuwe Rotterdamsche Courant* » annonce que la Gestapo cherche l'émetteur en Allemagne du Sud, et notamment dans les environs de Lœrrach et Weil.

En effet, on y voit de forts détachements de police, toutes les fermes sont soumises à des perquisitions minutieuses et des postes spéciaux sont établis sur les routes. Mais le poste émetteur continue de parler.

On ne peut le trouver en Allemagne du Sud, peut-être est-il installé sur un bateau où on peut facilement construire un appareil puissant et produire la force nécessaire. Subitement, la Gestapo apparaît sur les bateaux de la Spree, la Seine de Berlin, et examine tout de fond en comble.

L'émetteur continue de parler.

Toutes les formations du parti d'Hitler, les S. S., les S. A., jusqu'à l'organisation des femmes national-socialistes sont mobilisées pour rendre enfin inoffensif l'émetteur de la vérité. Mais une bonne partie d'entre eux est déjà « démoralisée », et écoute volontiers les nouvelles trop intéressantes pour s'en priver.

Un membre de l'association féminine national-socialiste de Berlin-Spandau a donné libre cours à son mécontentement lors d'une assemblée : « *Nos journaux écrivent toujours que le poste émetteur se trouve en Espagne ou en Russie, et maintenant on veut nous le faire chercher ici.* » Au cours d'une réunion des bonzes nazis, l'un d'eux expliquait que le poste se trouve sur une auto et fait son émission en parcourant les voies les plus animées de Berlin, peut-être même la Kurfürstendamm, ce grand boulevard de Berlin. Théorie contestée par un autre qui supposait que le poste était installé dans les environs de Berlin. Décidément, l'existence de cet émetteur clandestin s'affirme comme une véritable défaite pour la Gestapo...

EN PRISON CELUI QUI ECOUTE LA RADIO !

On ne peut pas trouver l'émetteur, mais on trouvera sûrement les auditeurs. Il y a longtemps que l'inviolabilité de domicile est abolie dans le Troisième Reich. La police a le droit de pénétrer dans chaque maison, sans motifs et sans mandats, et elle en use et en abuse. Brusquement les agents de la Gestapo font leur apparition dans les logements ouvriers, entreprenant sans en demander la permission, de tels changements dans les appareils de T.S.F. que la réception des ondes courtes devient tout à fait impossible. Dans plusieurs villes, par exemple à Hagen, la police ne se gêne pas pour réquisitionner chez beaucoup d'ouvriers des appareils de radio. Ce n'est pas tout. A Munich, a commencé au début du mois de mai une véritable croisade gammée contre les sans-filistes. Des hommes sont enlevés secrètement sur leur lieu de travail par la police de l'usine. Ils disparaissent un à un, dans l'espace de quelques semaines. Pour ne pas attirer l'attention du personnel les agents de la Gestapo n'arrêtent pas les ouvriers dans l'usine même, mais ils attendent au dehors que les employés de l'usine les leur livrent.

Et l'interrogatoire commence :

« Avez-vous écouté le poste clandestin ?

« — Non !

Les gifles pleuvent à gauche et à droite.

« Qui a écouté avec vous ? »

Pas de réponse.

Des coups de poings sur la tête.

« Qu'avez-vous raconté à vos camarades au sujet de l'émetteur communiste ?

« — Rien.

« — Ah oui ? Fort bien. » Et ces messieurs de la croix gammée, bien nourris et bien entraînés, saisissent les cravaches suspendues au mur...

Ainsi, en mai dernier, à Munich, 432 hommes ont été arrêtés et fouettés; certains d'entre eux sont actuellement encore en prison.

Pour avoir l'oreille du peuple, les coups de bâton

(*) *Voir* Regards *des 27 janvier et 3 février.*

© Archivos Estatales, mecd.es

de la Gestapo ne suffisent pas. Tout dernièrement, les auditeurs des émissions clandestines et du poste de Moscou ont été condamnés à des peines terribles. Et pour augmenter l'effet de la crainte, Goebbels a donné l'ordre à la presse de publier les jugements avec les motifs. Ainsi on apprend que plusieurs hommes et femmes ont été condamnés à Breslau à cinq ans de prison, car selon le procureur général, il n'est permis qu'aux nazis convaincus d'écouter les émissions antihitlériennes, qui ne peuvent que renforcer dans leurs convictions les éléments hostiles à l'Etat. C'est pourquoi il faut sévir contre eux avec plus de vigueur que jamais.

Voilà d'ailleurs le texte d'un jugement prononcé par la Cour Suprême de Hambourg, témoignage vivant de la résistance invincible des ouvriers allemands contre le fascisme.

Après avoir exposé comment l'accusé B. s'était renseigné à l'Exposition de T. S. F. sur la possibilité d'écouter Moscou, sur un récepteur ordinaire et comment, grâce aux conseils techniques reçus, il s'est procuré un poste à antenne extérieure, la sentence poursuit :

Dans le but de faire de la propagande l'accusé se servait des émissions du poste de Moscou captées par son nouveau récepteur... En peu de temps, il s'est formé autour de l'accusé un groupe d'auditeurs assez important...

A la fin de l'audition, on commentait ce qui avait été entendu. Cette association était dirigée par l'accusé B. qui expliquait ce qu'on avait entendu et répondait aux questions des auditeurs. Au cours de ces discussions, il faisait valoir la véracité des nouvelles venues de Russie, les opposant à celles qui ont cours en Allemagne qu'il prétendait fausses.

LE 29,8. — UN COUP DE FOUDRE POUR LES PAYS ETRANGERS DE LANGUE ALLEMANDE

Le 31 mars, le « *Voelkischer Beobachter* », parlant de l'activité de l'émetteur clandestin, écrivait, fou de rage : « *En Tchécoslovaquie, ce fait est salué avec sympathie et même favorisé par tous les moyens imaginables.* »

Voici ce qu'écrit la presse sous le titre : « *L'émetteur secret fait monter le chiffre d'affaires des marchands de T. S. F.* » : « *Grâce à l'émetteur secret, une notable amélioration se fait sentir dans le mouvement des affaires, amélioration qui tient à ce que les acheteurs se décident à acheter des récepteurs toutes ondes. Certains marchands de T. S. F. ont tenu compte de la nouvelle situation du marché en affichant les inscriptions suivantes : « Avec ce récepteur, vous entendrez le poste secret sur l'onde... ! »* (les points sont du « *Voelkischer Beobachter* », trop lâche pour faire connaître à ses lecteurs la vraie longueur d'ondes de l'émetteur clandestin).

Il n'y a pas de fumée sans feu, dit le proverbe. Si le « *Voelkischer Beobachter* » fait un tel tapage, il faut qu'il se passe quelque chose de très désagréable pour lui. Et en effet; l'émetteur secret 29,8 est aussi dangereux pour Hitler dans son action sur la population de langue allemande à l'étranger que sur la population du Reich. En Tchécoslovaquie, sur le territoire des Sudètes, vivent trois millions et demi d'Allemands, dont le fascisme à croix gammée veut faire sa légion étrangère dans la République démocratique tchèque.

Le Troisième Reich dépense d'immenses sommes d'argent pour transformer les Allemands sudètes en avant-garde de l'armée du maréchal von Blomberg chargée de déclencher l'insurrection à l'intérieur, quand il entreprendra sa lutte sanglante du dehors. De cette façon la Tchécoslovaquie tombera, comme un fruit mûr, aux mains des interventionnistes bruns.

Ne nous dissimulons pas que la propagande de Goebbels a obtenu certains succès parmi la population allemande des Sudètes et tourné la tête à quelques-un. Konrad Henlein, le « Führer » des Allemands sudètes, dictateur de vaudeville, édition miniature de Hitler, dirige un groupe important qui, aux exposés sur la situation véritable du IIIe Reich, donne

Le radio-détective va de maison en maison, accomplir son enquête.

cette réponse stéréotypée : « *C'est vous, les Tchèques, qui dites ça, mais ce n'est pas vrai !* »

Il est vrai que presque toute la population des Sudètes allemands écoute les émetteurs fascistes du Reich, parce que le gouvernement tchécoslovaque n'a, hélas ! toujours pas mis d'émetteur allemand en service.

Dès lors, l'apparition de l'émetteur clandestin, en plein cœur du IIIe Reich, a produit sur le territoire des Sudètes l'effet d'un coup de foudre. Il y règne une véritable fièvre. Vers dix heures du soir, tout le monde se précipite aux appareils pour écouter attentivement l'émetteur secret. Dans certains appartements se pressent jusqu'à trente personnes. Des milliers et des milliers de partisans de Henlein écoutent presque chaque jour l'émetteur. Dans de multiples endroits on a été obligé de terminer les réunions avant l'heure, car les participants voulaient écouter l'émetteur. Jusque dans les lieux les plus éloignés s'organisent des auditions collectives.

Même les discours de Hitler n'ont jamais réuni tant d'Allemands sudètes qu'il ne s'en groupe autour des appareils de radio, chaque soir à dix heures. Les journaux allemands des Sudètes publient sans interruption les félicitations de la population, à l'adresse de l'héroïque personnel de l'émetteur clandestin.

Voici une lettre prise parmi des centaines d'autres, qui ont été publiées :

« *Depuis que l'on connaît le poste secret, on ne parle plus de rien d'autre ici. Un camarade possède un poste de réception à ondes courtes.* 35 *à* 40 *personnes viennent chez lui tous les jours. Ils restent entassés debout parce que la place manque pour s'asseoir. Nos marchands de T. S. F., hommes de Henlein, pour la plupart, se réjouissent des bonnes affaires qu'ils font grâce à l'émetteur à ondes courtes. Nous félicitons le personnel de ce poste pour son travail héroïque. Une idée qui a de tels combattants à son service doit vaincre de tous les obstacles.* »

Signé par 21 *sans-filistes de Asch.*

En connaissance de cause nous pouvons affirmer que l'émetteur clandestin 29,8 a amené chez les Sudètes un véritable revirement de l'opinion et gagné plus d'ennemis à Hitler que les événements de ces quatre dernières années réunies. On peut facilement imaginer les soucis et les maux de tête que l'émetteur clandestin cause aux chefs nazis de T coslovaquie. En effet, depuis quel semaines, la direction du parti de H lein fait tous les soirs patrouiller six tomobiles pour chercher si l'émetteu se trouve pas dans la région. Comme sous-ordres de Hitler en Tchécoslova croient qu'il s'agit d'une station an lante, ils cherchent fébrilement dans régions des environs de Karlsbad, motan, Dux, Asch, Eger, Fleissen, rienbad et jusqu'à Pilsen, mais sans sultat. Ces recherches donnent un menti aux affirmations mensongères la presse fasciste qui situe l'émetteur Union Soviétique ou en Espagne r blicaine.

Ce que nous rapportons ici sur les dètes est valable pour tous les pays entourent le IIIe Reich. Auprès de tes les populations de langue allema l'émetteur rencontre le même intérêt sionné. Le « *Voelkischer Beobachte* peut se rassurer : si la presse de H s'intéresse particulièrement à la Tch slovaquie, sur laquelle il a des visées cistes, ce n'est pas le seul pays qui passionne pour le poste clandestin tous ceux de langue allemande en par Les journaux suisses sont pleins d'an ces de maisons de T. S. F., dont un échantillon relevé dans le « *Ba stab* », quotidien de Bâle :

« *Vous pouvez entendre chaque entre* 22 *et* 23 *heures, sur la longu d'ondes* 29,8, *l'émetteur clandestin (p la découverte duquel la Gestapo a mis en œuvre), grâce au Preludio-P lips, à* 312 *francs. Facilités de paie sur demande.*

« *H. Rossier, Markthalle. Téléph* 41675. »

On retrouve partout le même enth siasme. A dix heures du soir, règne silence religieux quand se met à pa le 29,8, messager d'un monde qu'H déclare ne plus exister.

D'Alsace et Lorraine plusieurs le ont été adressées à l'émetteur secr nous n'en citerons qu'une ici :

« *Chers amis ! C'est avec un gr enthousiasme que nous écoutons cha soir l'émetteur* 29,8. *De jeunes cam des catholiques de Bitschen sont encl tés de ces discours. Celui qui n'a pas radio va chez son voisin. Ainsi il ar que le soir huit à dix auditeurs soient semblés autour d'un poste de T. S. et écoutent attentivement les paroles speaker communiste. C'est tout de m autre chose que d'écouter continue ment la propagande mensongère de G bels. Bonne chance pour votre co geuse entreprise ! Avec le salut du F Populaire ! — N.-H., Sarreguemines*

L'EMETTEUR ALLEMAND DE LA LIBERTE ET LA « RADIO-LIBERTE »

Aurons-nous la guerre ou la pai Ce n'est pas Hitler qui peut donner réponse à cette question. Aucun do n'est possible sur sa volonté de guerre se livre déjà en Espagne à des sang tes manœuvres préparatoires. Mais s t-il en état de faire la guerre ? Cela pend en grande partie de la résista que leur opposera le peuple allema L'émetteur clandestin est un puissant teur de résistance, car il dévoile le m songe par lequel Hitler et Goebbels lent préparer le peuple allemand à guerre, mensonge de la menace d'in sion par armées françaises, tchèques,

© Archivos Estatales, mecd.es

L'émetteur secret rassemble les forces de la paix, il leur donne les mots d'ordres qui les unissent, ses directives lancées dans l'éther deviendront une force matérielle, parce qu'elles pénètrent des millions de cerveaux. L'émetteur clandestin démoralise les rangs fascistes, car il apporte une documentation presque inépuisable sur la corruption massive de l'appareil gouvernemental fasciste, une corruption qui est la conséquence logique du « principe du Führer », à l'exclusion de tout contrôle démocratique.

L'émetteur secret devient le symbole d'unification de ceux que Hitler veut dresser les uns contre les autres, qu'il qualifie de « sous-hommes » qu'il persécute quand ils professent des idées différentes des siennes sur le monde ou sur les religions, qu'il tue et emprisonne, expulse et prive de leur nationalité.

Oui, l'émetteur clandestin est bien l'émetteur de l'unification. Car : ce printemps a eu lieu à Paris une conférence pour l'organisation du Front populaire allemand. Sous l'impulsion du Front Populaire français, les forces de l'antifascisme allemand, agissant de façon souterraine dans le Reich, et dans les grands groupes de l'émigration, se sont associées en vue d'une lutte commune contre Hitler (malheureusement, la direction du parti social-démocrate allemand n'en fait toujours pas partie).

A cette conférence, un représentant du parti communiste d'Allemagne a fait la proposition de transformer l'émetteur clandestin 29,8 du P.C.A. en émetteur allemand de la liberté, organe du mouvement du Front populaire. La conférence, à laquelle ont pris part des chefs sociaux démocrates et libéraux bien connus dans le monde international, comme Rudolf Breitscheid, Max Braun, Georg Bernhard et le célèbre écrivain Mann, accepta cette offre avec enthousiasme.

Depuis, l'émetteur apporte les voix et les explications des socialistes, des communistes, des démocrates et des chrétiens.

Il appelle le peuple allemand à l'union contre les dix mille dirigeants. Il exprime le désir ardent de tous ceux qui veulent la liberté de penser, d'écrire, de parler, de se réunir. Et lorsqu'on écrira un jour l'histoire de la chute de Hitler une page d'honneur sera consacrée à l'émetteur allemand de la liberté.

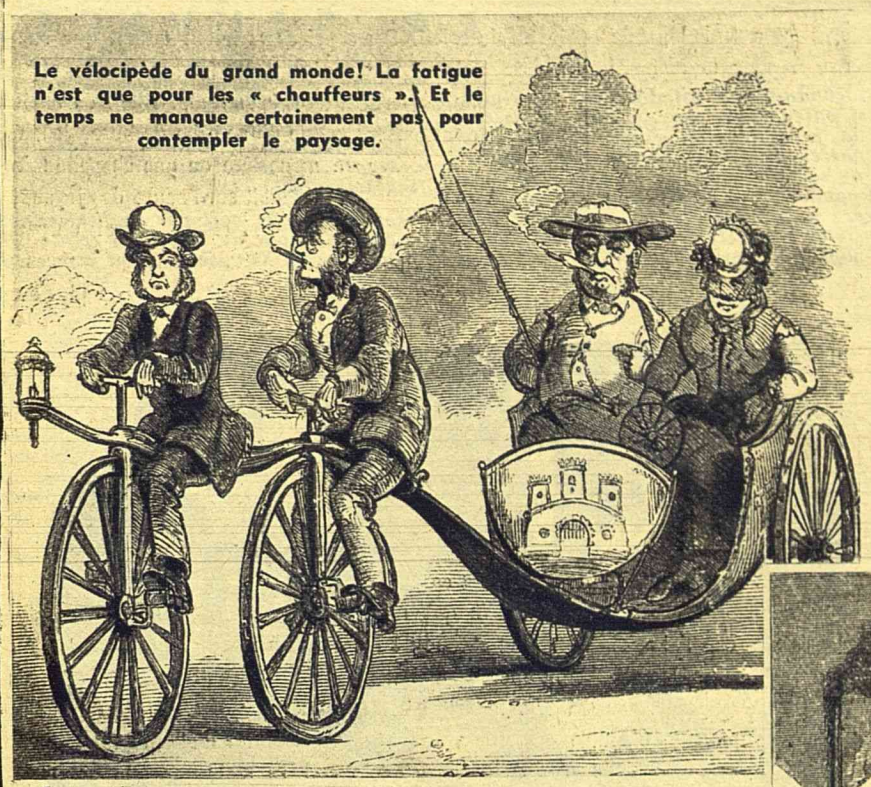
Face aux calomnies que Hitler et Rosenberg déversent sur la France, l'émetteur clandestin allemand prêche la fraternité des peuples allemand et français, et fête les succès du Front Populaire français comme un exemple à l'unité. De même, le peuple français doit être tenu au courant du combat plein de sacrifice de ceux qui aujourd'hui mettent des bâtons dans les roues de la machine de guerre hitlérienne, et qui demain prendront en main le gouvernail de l'Allemagne libérée.

X...

FIN.

IL Y A 75 ANS...

l'humour et la bicyclette



Le vélocipède du grand monde! La fatigue n'est que pour les « chauffeurs ». Et le temps ne manque certainement pas pour contempler le paysage.

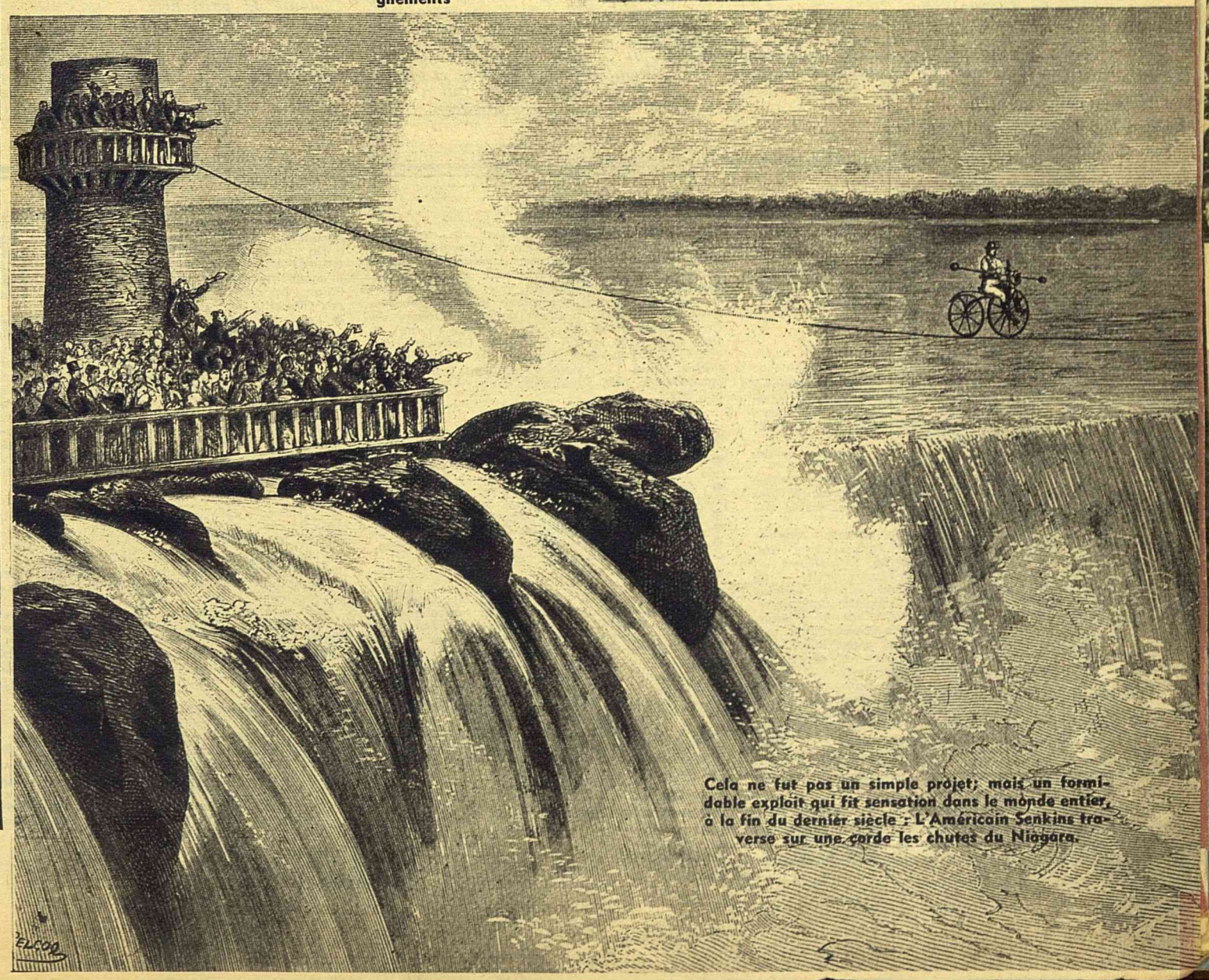
Un projet qui ne manquait pas de hardiesse: le vélocipède marin insubmersible.

C'est en 1790 qu'apparut le premier des vélocipèdes. Le Célérifaire, imaginé par M. de Sévrac, et qui se composait de deux roues en bois placées sur un même plan et reliées par une traverse supportant une sellette. On faisait avancer le véhicule en frappant alternativement le sol de ses deux pieds. En 1818, un Badois, Drais de Sauerbron, donnait son nom à la draisienne, dont la roue avant pouvait pivoter, par conséquent assurer la direction. En 1855, un serrurier parisien, Ernest Michaux, inventait la pédale et le bicycle dont l'évolution aboutit au grand bi ou araignée.

Mais en 1880, la bicyclette, baptisée « la petite reine », par Pierre Giffard, détrôna bientôt ces hautes, incommodes et dangereuses machines. Son apparition, son brusque développement, attirèrent l'attention sur elle. Avec plus ou moins d'humour, des dessinateurs lui consacrèrent une partie de leur talent.

Et les prévisions que firent certains d'entre eux en ce qui concernait son avenir, nous semblent souvent, aujourd'hui, pleines de saveur.

L'auteur de ce dessin envisageait un genre de locomotion au pôle nord — tout le confort moderne — dont les explorateurs pôlaires auraient dû tirer d'utiles enseignements



Cela ne fut pas un simple projet; mais un formidable exploit qui fit sensation dans le monde entier, à la fin du dernier siècle : L'Américain Senkins traverse sur une corde les chutes du Niagara.

© Archivos Estatales, mecd.es

POUR VOS LOISIRS

Le THÉATRE

FONT AUX CABRES, *au Théâtre du Peuple*
LA SAUVAGE, *au Théâtre des Mathurins*

FONT-AUX-CABRES, *au Théâtre du Peuple. Voilà un spectacle magnifique! Sa toute-puissance lyrique soulève l'enthousiasme et, contrairement à ce que peuvent penser certains esprits chagrins dont le pessimisme est celui-là même des réactionnaires, ce n'est pas abandonner les droits de la critique que de l'exercer avec enthousiasme.*

Plus qu'une pièce, Font-aux-Cabres *constitue une vaste réalité naturelle d'une extraordinaire richesse. Réalité difficile à dissocier et dans laquelle nous retrouvons : à la base, la composition du grand classique espagnol, Lope de Vega, ce brillant écrivain, doué d'une facilité prodigieuse, qui composa environ deux mille pièces, qui connut, au cours de sa vie mouvementée, toutes les vanités des « puissances de chair », dont parle Pascal et qui, — renonçant au monde — entra dans les ordres avant d'entrer dans la mort; ensuite, l'adaptation française, à la fois fidèle et originale, de Jean Cassou et Jean Camp. « Fuenteovejuna, dit lui-même Cassou dans sa présentation, est le nom d'un village espagnol où l'on se bat en ce moment. Mon ami Jean Camp et moi nous l'avons traduit par ce nom, à sonorité occitane : Font-aux-Cabres... »; enfin, l'ardeur juvénile de toute la troupe du Théâtre du Peuple, qui est bien la seule en France à pouvoir traduire, avec tant de style et de réalisme, le haut lyrisme des actions de masses. Lope de Vega, Jean Cassou et Jean Camp, le Théâtre du Peuple ont fait jaillir de la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt le visage même de l'Espagne; de cette Espagne qui lutte héroïquement, sous le drapeau de la Liberté.*

L'action de la pièce a la grandiose simplicité des épisodes de la lutte séculaire du peuple contre la tyrannie. Les habitants de Font-aux-Cabres sont nés pour le bonheur. Ils sentent bien que la vie peut leur prodiguer mille joies claires et suffisantes : la joie de l'aube où, aux cris des coqs, recommence le labeur quotidien; celle de midi où l'on mange le pain et l'on boit le vin; celle que tout Frondoso éprouve pour toute Laurence, la joie d'aimer; celle aussi qu'au soir d'une journée sans reproche la paix des champs distille dans le cœur de tout homme fervent... Oui, ils seraient heureux, mais il y a, à Font-aux-Cabres, le seigneur et maître de Font-aux-Cabres, le commandeur de l'ordre de Calatrava, Fernand Gomez de Guzman. Font-aux-Cabres a son Franco, son Mussolini, son Hitler.

La conduite du vil dictateur militaire est si odieuse que ses victimes, poussées par la juste révolte, s'unissent les unes les autres au point de ne plus former qu'une seule menace, une seule force, un seul combat, une seule victoire. Pour instaurer un ordre moral nouveau, une conscience collective se galvanise dans ces paysans opprimés, dont le seul tort, aux yeux des tyrans, est de préférer les forces de vie aux forces de mort. Leur héroïsme instinctif triomphe de leur bourreau : ils tuent le gouverneur. Mais la justice royale est saisie de ce meurtre. Font-aux-Cabres n'est pas au bout de ses peines. « Qui a tué le gouverneur? » C'est bien de la réponse à cette question des juges que dépend l'ultime victoire du peuple. « Qui? — Celui-ci ou celui-là? — Non, celui-ci et celui-là et tous les autres. Tous, unanimes. — Qui a tué le Gouverneur? — Font-aux-Cabres. — Qui? — Font-aux-Cabres. — Qui ? — Font-aux-Cabres. »

Font-aux-Cabres, un et indivisible, « monté à l'assaut du ciel », remporte finalement la victoire.

Comme on le voit par ce bref exposé, la pièce de Lope de Vega, qui relate cette chronique du XV^e siècle, peut être considérée comme une manifestation surprenante de la méthode unanimiste dont se réclame, de nos jours, Jules Romains.

Font-aux-Cabres est aussi solidaire dans sa révolte que Cromedeyre dans sa volonté de puissance.

Le texte de Jean Cassou et Jean Camp abonde, — plus particulièrement au deuxième acte, — en esquisses notatives poétiques. Sur cette solide armature viennent s'accrocher les passages musicaux qu'Henri Collet, membre de l'Académie des Beaux Arts de Madrid, a su extraire, avec un rare bonheur, du folklore espagnol. Exécutées par Marguerite Bos, Joseph Ligeti, Pierre Berezzi et le corps de ballet, les danses populaires ont, elles aussi, d'une extrême fraîcheur.

Quant à l'interprétation, elle est admirablement homogène. Qui joue Font-aux-Cabres ? Ce n'est ni le grand animateur Henri Lesieur, ni Monteux, ni Krimer, ni Henry Roger, ni même la charmante Germaine Montero qui fit ses débuts à Madrid dans la troupe du malheureux poète Federico Garcia Lorca fusillé par les bandits de Franco, non, ce n'est ni celui-ci ni celle-là. Ceux qui jouent Font-aux-Cabres, ce sont les Comédiens du Peuple ! Que tous, unanimement, en soient félicités !

◆◆

Georges Pitoëff, l'un des plus grands serviteurs de l'art théâtral, nous présente une nouvelle pièce, La Sauvage, *de jeune auteur, Jean Anouilh, qui obtint ces dernières années, un légitime succès avec* Le Voyageur sans bagages. *La Sauvage, que joue admirablement Ludmilla Pitoëff, est une malheureuse jeune fille à qui échoit soudain un bonheur immense et inespéré. Petite violoniste dans un concert de brasserie, que dirigent son père veule et sa mère tarée, elle est aimée de Florent, illustre compositeur à qui la vie sourit, à qui tout réussit. Le riche et joyeux Florent va épouser la Sauvage pauvre et amère. Ainsi le veut la loi du cœur. Mais les êtres sont le produit de leur milieu social, de leur classe; et les antagonismes de classes se transforment bientôt en antagonismes psychologiques. La notion de bonheur n'est pas indépendante des complexes sociaux et l'auteur nous révèle, au cours des trois actes de sa belle pièce, que le bonheur des privilégiés n'est pas le même que celui des autres.*

« La lettre sociale écrite avec le feu », disait Alfred de Vigny. Finalement, la Sauvage refusera un bonheur qui n'est pas son genre et qui, pourtant, était sa seule raison de vivre.

Une belle carrière s'ouvre à Jean Anouilh. Souhaitons-lui, toutefois, de ne pas devenir, un jour prochain, la victime de ses remarquables dons.

Aux côtés de Georges et Ludmilla Pitoëff, toute la troupe rivalise de talent : Charlotte Clasis, Madeleine Milhaud, Suzanne Dalthy, Jean Hort (dans le rôle du malheureux M. Tarde, père de La Sauvage); Louis Salon, Roger Maxime, etc.

François DRUJON

Une scène de « Font-aux-Cabres », avec Harry Krimer et Henry Roger.

VOIR LIRE ENTENDRE

LES LETTRES

◆ La pièce de Lope de Vega : **Font aux Cabres,** traduite et adaptée par Jean Cassou et Jean Camp, et que jouent, chaque soir, les comédiens du peuple, au théâtre Sarah-Bernhardt, vient d'être publiée par les E.S.I.

◆ **Voiture N° 7. Place 13,** par Claude Aveline. Un vol. à 15 francs (Emile-Paul).

Le roman policier est un **genre** — et comme tous les genres, il possède, en principe, des lois immuables qui se moquent assez de la littérature.

Notre excellent camarade, **Claude Aveline,** s'est laissé tenter, — pour la deuxième fois. Son dernier livre, **le Prisonnier,** constituait un réquisitoire — violent, autant qu'objectif, — de la machine à faire des esclaves qu'est l'organisation hiérarchique de la société bourgeoise. Avec la même maîtrise, la même facilité d'adaptation, **Aveline** nous raconte aujourd'hui une passionnante histoire policière, avec laquelle il trouve le moyen de renouveler le genre. Et, certes, rien ne pouvait être plus propice à l'aventure, que cette atmosphère de gare, de départ, ce train qui file, presque vide, dans la nuit, ce martellement obsédant des roues. Que se passera-t-il, cette nuit, là, dans la voiture de 1re classe N° 7? Quel crime se prépare? Quels sont ces deux voyageurs dont l'un épie l'autre anxieusement? Vous le saurez en lisant ce livre plein de mystère et d'humour, bien écrit, ce qui ne gâte rien.

L. D.

LE THEATRE

◆ **La Comédie-Française** vient de reprendre **Le Menteur,** comédie de Pierre Corneille. Composée en 1644, cette pièce célèbre est imitée d'une comédie espagnole : **La Vérité rendue suspecte,** de Juan d'Alarcon, mort en 1639.

◆ Une reprise qui fera plaisir à de nombreux amateurs de théâtre, c'est celle, à l'Odéon, de **David Copperfield,** la pièce que Max Maurey a tirée du célèbre roman de Charles Dickens. Créée en 1911, la pièce a actuellement pour interprètes Mmes Lily Mounet, Blanche Dars, Françoise Delisle, MM. Chamarat, Cusin, Amiot, Bourdel, etc...

VARIETES

QUE VOIR ?

◆ Le nouveau ballet de Serge Lifar « Le cantique des Cantiques » à l'Opéra.

◆ La pantomine « On a volé la femme à Barbe » à Medrano

◆ Le spectacle du Cirque d'Hiver.

◆ « Le Chant du Tzigane » au Châtelet.

◆ Les revues de Mogador des Folies-Bergère, du Casino de Paris et de l'A.B.C.

COURRIER

◆ Le célèbre compositeur Arthur Honegger, de qui l'on répète actuellement une nouvelle opérette aux Bouffes-Parisiens, est également l'auteur de la partition du « Cantique des Cantiques », ballet que vient de créer Serge Lifar à l'Opéra, dont le livret est de Gabriel Boissy et les décors de Paul Colin.

◆ Si nous pouvons reprocher à la pantomine du Cirque d'Hiver, intitulée « La Princesse de Saba », de manquer à toutes les règles du cirque pur, à l'exception de l'utilisation de la piste nautique, la première partie qui la précède dans le spectacle de cette quinzaine s'avère, par contre, tout à fait remarquable.

Il faut en retenir trois numéros : celui de José Moreno, adroit et élégant jongleur sur fil de fer; celui des 7 Konyott, troupe de sauteurs à la bascule, dont les combinaisons ingénieuses et la virtuosité d'exécution renouvellent un genre d'exercices pourtant bien connu du public, et, enfin, celui du Grand Frederico — ainsi s'intitute-t-il lui-même — qui est « l'homme à la mâchoire d'acier » applaudi cet été au Grand-Palais, au cours des représentations du Cirque des Cirques.

◆ Les grands clowns Ilès et Loyal ont fait ces jours-ci leur réapparition à Medrano. Il y avait longtemps qu'on n'avait pu les applaudir à Paris. Ilès débuta dans la piste à l'âge de trois ans; il a aujourd'hui environ soixante-deux ans, ayant été tour à tour écuyer, cycliste acrobate, spécialisfe des anneaux, Auguste de son père, enfin clown avec, comme partenaires : Lavata (actuel chef de piste du Cirque d'Hiver), puis Loyal, qui appartient à la grande famille de cirque Loyal, dont le chef de piste de Medrano et la jongleuse Rogréa, sœur de ce dernier, sont également des membres.

Y. B.

LES EXPOSITIONS

MUSEE DU LOUVRE.

Salles éclairées.

Le mercredi de 21 heures à 23 heures : Salles de sculptures du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes.

Les mercredi et samedi de 21 h. à 23 h. et le dimanche de 17 à 19 h. : Sculptures égyptiennes, grecques et romaines.

Entrée : 5 fr. (réductions pour les groupes).

(Toutes les visites peuvent être effectuées en groupes sous la conduite de guides-conférenciers **gratuits.**)

MUSEE DE L'ORANGERIE (Tuileries).

Exposition **Goya.**

(De 10 à 18 heures. Entrée : 10 francs.)

◆ Jusqu'au 16 février se tient à la **Galerie 37,** 3, rue Jacques-Callot, une exposition de peintures et dessins, qui groupe les ouvrages de Pierre Penon, Jean Masson, Alicia Athuison et Sylvia Green. Le peintre Penon, que l'on avait remarqué au Salon de l'Art Mural, expose notamment : une toile intitulée 1914-1937-19.. une peinture murale, Ménage pauvre, etc...

MUSIQUE

UN DISQUE PAR SEMAINE

◆ **W. Mozart.** Petite musique du soir. Allegro. Adagio.

Orchestre Philharmonique de Berlin, direct. **Fürwangler** (Polydor 566-188 et 189).

La délicieuse musique dite « du soir » qu'écrite Mozart est parmi les plus connues de ses œuvres du maître de Salzbourg. Elle en révèle le génie extraordinaire, la spontanéité inimitable, cette espèce de soie musicale que l'on ne retrouvera plus.

Cette suite nocturne est écrite pour un orchestre réduit, avec un tact et une discrétion charmante dans l'instrumentation.

L'allegro et **l'adagio** que nous vous recommandons ici sont les deux plus jolis des mouvements qui la composent.

L'exécution qu'en donne **l'Orchestre Philharmonique de Berlin,** sous la direction de **Fürtwangler,** est, en tous points, excellente.

Deux disques qu'on ne peut pas regretter d'acquérir.

(Deux disques à 40 fr., vendus séparément.)

Luc DECAUNES.

QUELQUES ENREGISTREMENTS RECOMMANDÉS

Jardins sous la pluie (Debussy) et **La Valse Lente** (Ravel), au piano par **Marguerite Long** (Columbia L.F.X. 24).

(Ces deux pièces ne sont pas les plus remarquables de leurs auteurs. Mais elles peuvent servir d'introduction à la **musique impressionniste de piano.** Eblouissante exécution de **M. Long.** Enregistrement du piano — bien que datant de 1932 — d'une fidélité parfaite. Un disque à 40 francs.)

Solitude (D'Ellington), joué et chanté par **Louis Amstrong** et son orchestre (Brunswick A. 505.034).

(NOTE : Tous ces disques sont en vente à « CHANT DU MONDE », Bd St-Germain, Par...

© Archivos Estatales, mecd.es

La SCULPTURE du MOYEN-AGE et de la RENAISSANCE

Le dimanche 13 février à 10 h. du matin, « Regards » organisera — avec la collaboration de l'A. P. A. M. — une visite des salles de Sculpture du moyen âge et de la Renaissance, au Musée du Louvre. Michèle Beaulieu, attachée à la Direction des Musées Nationaux guidera notre groupe.

Lecteurs de Paris, vous verrez, une heure durant, dans les quatre salles que nous visiterons, représentée par d'innombrables et purs chefs-d'œuvre toute la sculpture française du moyen âge à la Renaissance : émouvante et grandiose évolution, montée puissante, partant de la sculpture romane et passant par la sculpture gothique pour aller enfin jusqu'à la Renaissance classique.

La première salle est consacrée à l'époque romane qui va de la fin du XI^e siècle jusqu'au début du XIII^e siècle. La sculpture romane est riche infiniment : elle veut traduire, représenter le plus de choses possible, il y a comme un amoncellement d'idées, de faits, de légendes, l'artiste ne veut rien oublier, il entasse, il sculpte les sujets les plus divers : oiseaux, béliers, fleurs et feuillages, figures géométriques et chimères, figures humaines. Vous verrez les magnifiques arcades du Cloître de St-Genis des Fontaines (fin du XII^e siècle) en marbre rouge, bleu, avec des chapiteaux d'une autre couleur encore, bourrés de feuillage et de figures humaines usées et polies mais véritablement réelles et vivantes; des colonnes courtes et trapues, toutes simples ou bien compliquées et racontant une histoire, avec des hommes barbus sévères ou malicieux, des guirlandes, des tresses, des étoiles et des animaux bondissant dans les feuilles; en passant dans une autre salle, de chaque côté de la porte, très hauts et maigres dans leurs robes aux plis tout rigides et droits : les « statues-colonnes » du Roi Salomon et de la Reine de Saba provenant du cloître de N.-D. de Corbeil... Des chapiteaux, des bas-reliefs, d'autres colonnes... Sculpture qui subit parfois l'influence de l'Orient, qui est différente selon les régions et de laquelle se dégage toujours l'impression de l'énorme effort accompli par l'artiste qui veut exprimer mille choses et qui doit lutter contre la matière avec à sa disposition des moyens techniques primitifs, des outils rudimentaires.

Deux salles sont réservées à la *Sculpture gothique.* Ce qui caractérise cette époque ? la plus grande aisance dans le travail de la pierre, le mouvement, le geste devenus par là même plus naturels, l'apparition des figures religieuses et des allégories, l'espèce de truculence, de verve gauloise dont les œuvres se trouvent empreintes : de tout cela, lors du passage de la salle romane à la salle gothique on se trouve immédiatement et très vivement frappé. L'artiste possédant une technique plus forte, un outillage plus propre au travail qu'il effectue, peut donner à ses personnages la vie, le mouvement qui leur manquaient encore à la fin du XII^e siècle. Vous visiterez ces deux salles où les grandes cathédrales : Paris, Chartres, Amiens, Bourges sont évoquées par les multiples fragments qu'on y a réunis : gargouilles, statues., chapiteaux, jubé, etc.

Au XIII^e siècle, on voit apparaître les premiers saints de pierre peinte et de bois peint. Vous en verrez de très beaux, de très purs, qu'une croûte de couleur écaillée recouvre encore : une belle couleur simple et forte. Vous verrez encor les plate-tombes, les premiers gisants gravées dans la dalle polie et la poésie des vierges au doux visage du XIV^e siècle.

Le XV^e siècle : l'Ecole bourguignonne représentée par l'admirable tombeau de Philippe Pot : sculpture de pierre peinte exécutée de 1477 à 1483 et représentant le grand Sénéchal de Bourgogne porté au tombeau par de petits moines à robe noire, à capuchon noir rabattu très bas sur le visage douloureux, l'épaule basse, menus et tout courbés sous le poids du corps qu'ils emportent. L'Ecole de la Loire, Michel Colombe, marquent les débuts de la Renaissance.

Michèle Beaulieu vous emmènera alors dans la salle où se dressent les hautes statues de marbre déjà très influencées par l'Ecole Italienne : statue de Jules II agenouillé sur son tombeau, œuvre en marbre noir de Germain Pilon et d'autres grands tombeaux triomphants à l'antique. A partir de cette époque, la sculpture française dont cette visite vous aura montré l'admirable vitalité se met docilement à l'Ecole de l'Antiquité par l'intermédiaire des artistes italiens que les Rois de France attirent auprès d'eux. La tradition proprement française se retrouvera dans la suite plus vivante.

Et voici résumée la visite que vous offre « Regards ». *Le rendez-vous est fixé — nous l'avons dit — à 10 heures, dimanche 13, Porte de la Trémoille en face le Pont du Carrousel. Il faut que vous veniez en très grand nombre. Avec le bon que vous trouverez au bas de cette page, vous n'aurez à payer qu'un droit d'entrée très minime :* un franc. *Invitez vos amis! Nous vous donnons rendez-vous dimanche à 10 heures !...*

Et vous, *Lecteurs de Province* qui n'avez pas l'énorme avantage de trouver, ainsi que les Parisiens, représentés et rassemblés au Louvre tous les fragments ou œuvres complètes dont nous venons de vous parler, allez donc voir dans votre région, partout en France les sculptures romanes qui ornent les portails de Saint-Lazare d'Avallon, la cathédrale de Saintes, les chapiteaux et les grands lympans du Cloître de Moissac et de Saint-Sernin de Toulouse, les chapiteaux de N.-D. du Port à Clermont-Ferrand, pleins de verdeur et de familiarité, les façades merveilleuses de N.-D. la Grande à Poitiers et Aulnay de Saintonges; inspirées des monuments antiques : St-Gilles du Gard, St-Troplyme d'Arles, le portail Royal de Chartres (1145), N.-D. d'Etampes, etc., etc. La sculpture gothique vous la trouverez dans les grandes cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, Troyes, Bourges, Lyon, Bourg, etc. Enfin la sculpture de la Renaissance est la parure de tous les grands et petits châteaux de la Loire.

A vous de savoir découvrir les richesses que votre coin de France renferme. Nous avons voulu ici vous y aider et nous essayerons de vous apporter souvent encore d'utiles suggestions.

Jean ROIRE.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 11 AU 17 FÉVRIER

SPECTACLES ET CONCERTS :

Samedi 12 février: A 15 h. et au Théâtre Sarah-Bernhardt, Les Concerts Symphoniq. Populaires (Réductions avec la carte confédérale).

Samedi 12 Février : A 14 heures, au Théâtre Sarah-Bernhardt : « Font aux Cabres », le chef-d'œuvre espagn. de Lope de Vega, adapté par J. Cassou et J. Camp. Places de 1 à 12 francs. Location à « Regards » et « Partir » (Rue 4 Septembre).

Jeudi 17 Février : A 15 h., au Théâtre Sarah-Bernhardt, par le Théâtre du Jeune Spectateur : « **Les Contes d'Andersen** ». Places de 3 à 6 fr.

BALLADES ET RANDONNEES :

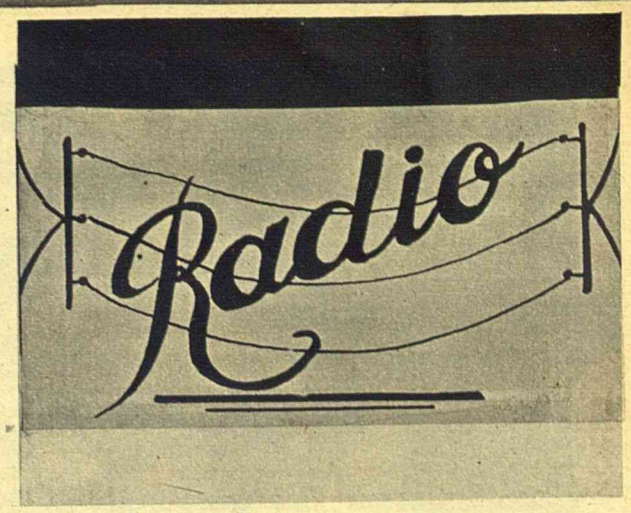
Dimanche 13 Février : Sortie en **Forêt de Fontainebleau,** organisée par Camping et Culture. Rendez-vous à 8 h. 20 précises Gare de Lyon. Train à 8 h. 45 (Hall des Guichets de Banlieue). Billet : 16 francs. Repas tiré des sacs.

Dimanche 13 Février : Sortie en **Vallée de Chevreuse** (La Verrière, Le Mesnils, Saint-Denis, Chevreuse, Abbaye de Port-Royal, Trappes, 20 km. environ). Train à 8 h. 31 à Montparnasse. Billet : 10 fr.

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, etc...

Dimanche 13 Février : Les Peintres primitifs italiens, français et flamands au Musée du Louvre. Conférence de Madeleine Rousseau, attachée des Musées Nationaux. Rendez-vous : Louvre, salle du Manège. Entrée : Porte Denon (en face du monument de Gambetta). Participation aux frais : 2 francs.

« Esther de Carpentras », livret d'Armand Lunel, fait partie d'un spectacle Darius Milhaud qui vient d'être monté à l'Opéra-Comique.



LE CROCHET

LA Rome antique avait ses martyrs que l'on jetait en pâture aux fauves, en présence d'une foule trépignante massée sur les gradins de l'arène.

Notre siècle a, lui aussi, les siens. Mais les « martyrs » d'à présent le sont volontairement. Héroïquement, ils vont au sacrifice. Les voici sur une estrade, face au Moloch. Ils ouvrent la bouche pour invoquer les dieux protecteurs. Soudain, le doigt de Néron s'abaisse... ou plutôt, non, c'est un bras qui s'élève. Mais c'est pour le même verdict : la mort... je veux dire la mort dans l'âme... Ce moderne jeu de cirque où la cruauté des foules se donne libre cours, avec une joie sadique, c'est le Crochet radiophonique.

A dire vrai, ce sombre drame se déroule derrière une façade de bonne humeur et de cocasserie. Les martyrs volontaires s'accommodent très bien d'être bouffés par le lion populaire. La plupart ne se font guère d'illusions sur le charme de leur voix quand Saint-Granier, avec un sourire découvrant une double rangée de dents à rendre jaloux Fernandel, les convie à s'approcher du micro.

Tel Tartarin chantant son Robert le Diable — Nan ! Nan ! Nan ! — **ils s'embarquent bravement dans le grand air du** Barbier **ou la** Chanson des peupli-iers. **Soudain, tout en haut d'un contre-ut, un coup de gong péremptoire les met en perte de vitesse, comme disent les aviateurs. Et ils redescendent en feuille morte sur le dur terrain des réalités, cepndant que le public se marre, se marre...**

Combien sont-ils, les candidats crochetés ? Des centaines de demandes parviennent chaque semaine à M. Canetti, directeur artistique de Radio-Cité et grand organisateur de cette attraction spectaculo-radiophonique. Là-dessus, soixante-dix concurrents sont auditionnés; comme on dit. Et dix sont retenus... Dix : les meilleurs... et les pires, car, comme dit cruellement M. Canetti, il faut bien rire un peu !

Rire ? Les spectateurs ne s'en privent pas ! Quand on est à l'écoute, on trouve même qu'ils exagèrent. A propos, savez-vous combien chaque semaine il y a de demandes de cartes pour le crochet ? 15 à 18.000. Vous madame !...

On ne s'étonnera donc pas que les lecteurs d'un hebdomadaire de T.S.F., répondant à un concours, aient placé, par 92 pour cent des suffrages, le crochet de Radio-Cité en tête des émissions qu'ils préféraient.

Franchement, je ne suis pas tout à fait de cet avis. Peut-être parce que cette attraction, quoique toujours vivante et alerte, n'offre aucune variété. Rien ne ressemble plus à un crochet que le crochet précédent... Mais l'on me répondra que des gens passeraient bien leur vie à assister à des matches de football et d'autre à jouer à la belote ! Et pourtant ces dictractions peuvent paraître tout aussi monotones !

Cette réserve faite, je reconnais, parbleu, que le crochet radiophonique est une émission parfaitement au point. Il a suscité des tas d'imitations: depuis le quart d'heure des amateurs jusqu'au bar des auditeurs. Mais aucune ne l'égale.

Si les sans-filistes étaient admis à crocheter les émissions des différents postes, celle qui risquerait le moins de l'être serait, à coup sûr, le crochet lui-même !

◆ Quelques émissions à écouter :

JEUDI. — (Radio-Paris, 17 heures). — **Le Jeu de l'Amour et du Hasard,** de Marivaux, l'un des chefs-d'œuvre de notre théâtre classique. — (Milan, 20 heures) : **Manon,** de Massenet. — (Radio-37, 20 heures) : **Les voix disparues :** Eugénie Buffet. — (Paris-P.T.T., 20 h. 30) : **Konovalof** et **Tchelkache,** deux attachantes nouvelles de Maxime Gorki, adaptées au micro par E. Rey.

VENDREDI. — (Tour Eiffel, 20 h. 30) : **La quinzaine sonore,** revue de Constantin Brive. — (Paris-P.T.T. et Marseille, 20 h. 30) : **Concert symphonique** avec des œuvres de Brahms, Tchaïkowsky, Jacques Ibert et Gustave Charpentier.

SAMEDI. — (Rome, 20 h.) : **Les Noces de Figaro** (Mozart). — (Radio-Cité, 21 heures) : **La revue de la semaine.** — (Radio-Paris, 20 h. 30) : **La Nuit Vénitienne,** l'une des plus charmantes comédies d'Alfred de Musset.

◆ « Nostalgies »... Tel est le titre d'une nouvelle émission confiée par Radio-Cité à Mlle Titayna. Dans l'atmosphère froide et pluvieuse de Paris, quatre veilleurs de nuit rêvent de Tahiti, de son soleil, de ses femmes à demi-nues... Pour eux, pas de doute: le Paradis terrestre se trouve dans l'île fumeuse de la reine Pomaré... Un coup de gong et nous voici transportés en ce lieu enchanteur. Qu'entendons-nous ? Les doléances de quatre autres veilleurs de nuit qui, par une chaleur étouffante, regrettent Paris, sa fraîcheur, ses femmes couvertes jusqu'au cou... On voit tout ce qu'on peut faire dans le genre... « Emission gaie », prétend Titayna, parce qu'elle nous fait apprécier notre bonheur !... Hélas ! Je la trouve au contraire affreusement triste, cette émission. Titayna ferme une porte à notre désir d'évasion. Elle coupe les ailes à notre rêve... Titayna : le mensonge d'une nuit d'été.

◆ J'ai assisté au match France-Belgique... de chez moi, comme tant de sportifs. Et pas un détail de la partie ne m'a échappé. La simultanéité des radio-reportages m'a permis de me livrer à une petite expérience : je changeais de poste de temps à autre et pourtant le « film » du match ne s'interrompait pas. Comme les reporters sont situés en points différents, j'avais l'impression — qu'on excuse l'image — d'écouter dans un kaleïdoscope !... La radio en relief ? Hein !... Ça vous en bouche un coin !... Ces reporters étaient tous excellents. J'ai pourtant préféré celui de Radio-Paris pour son élocution facile. Et j'ai admiré celui de Radio-37 qui trouvait le moyen de faire de l'esprit tout en étant aussi rapide que les autres...

◆ A quand le vrai théâtre radiophonique ? demandais-je jeudi dernier. A dire vrai, la réponse était déjà venue... Quelques jours auparavant. Paris-P.T.T. a diffusé **Jacquard, ouvrier français,** de G. d'Absac et Max Charlier, mis en ondes par Paul Colin. Cette pièce avait été couronnée au concours théâtral radiophonique (précisément) organisé l'an dernier par la radio d'Etat. Elle le méritait. Qu'on nous la fasse entendre et réentendre. Les chefs-d'œuvre de la radio devraient, eux aussi, avoir... leur « centième ».

Bon de PARTICIPATION « REGARDS » au Louvre
Sortie du Dimanche 13 Février

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

SPORTS

Treize ? quinze ?

F. S. G. T.

LE RUGBY FRANÇAIS EST EN PLEINE MÊLÉ

AU SPRINT

Vertueuse indignation

Il y a quelques jours une nouvelle éclata comme un coup de tonnerre dans le monde du football : les joueurs « pros » de la F.F.F.A. menaçaient de se mettre en grève et de planter-là les dirigeants à l'occasion du match France-Belgique.

Ces messieurs prirent d'abord fort mal la chose. Et l'Auto, le « grand jaune » qui n'avait jamais si bien justifié ce surnom que les « initiés » lui ont donné, publia plusieurs articles où tous les arguments les plus usés et les plus odieux, que la presse « libre et indépendante » déverse sur le dos des grévistes depuis des siècles, étaient repris contre les « pros ».

On les accusait, entre autres choses, de ne pas tenir compte « de l'intérêt général », d'être trop attentifs aux propos incendiaires des « meneurs », de « vouloir tuer la poule aux œufs d'or », etc. Propos qui déshonorent leurs auteurs autant par leur manque d'originalité que par leur mauvaise foi évidente.

La chose, ce n'est pas douteux, méritait qu'on y regarde d'un peu plus près. Et qu'on expose, à tout le moins, les faits de la cause.

De quoi s'agissait-il donc?

1° D'un relèvement des salaires que les « pros » n'ont pas connu depuis longtemps, alors que la vie est aussi chère pour eux que pour tout le monde;

2° De la reconnaissance par les pouvoirs fédéraux du syndicat;

3° Enfin du désir que les joueurs ont d'être traités avec un peu plus d'égards lors des transferts de fin de saison.

On sait, à ce sujet, que les dirigeants des gros clubs vendent leurs joueurs exactement comme une botte de radis. Le footballer est ainsi promené, que ça lui plaise ou non, et sans qu'il soit seulement consulté, de Dunkerque à Toulouse et de Marseille à Sochaux, aussi souvent et aussi longtemps que les « pontifes » le désirent.

Ajoutons encore une revendication importante des « pros » : ils veulent être assurés. Car, si invraisemblable que cela paraisse, ils ne le sont pas. Et pourtant, les chocs sont rudes, en championnat. Qu'un joueur soit blessé, il touchera un demi-salaire jusqu'à la fin de de la saison. Après, il ira où il voudra. S'il est estropié, tant pis.

Nous ne sommes, nous, ni Pefferkorn, ni Hanot, ni Gamblin. Mais nous sommes plutôt fiers de dire que les « pros » ont raison de s'organiser pour faire aboutir d'aussi légitimes désiderata. Et nous aurions honte, à la place de ces « distingués » journalistes qui, il est vrai, n'en sont pas à leur coup d'essai.

Les ruggers amateurs parviendront-ils à en sortir avec la victoire ?

Bien des sportifs se souviennent encore, pour peu qu'ils aient au moins 25 ans, de l'ardeur avec laquelle les matches de rugby étaient disputés en France, notamment dans le Midi, et de l'enthousiasme qu'ils soulevaient dans les foules. C'est en 1925-1928, en effet, que le rugby français connut son apogée.

Les rencontres Bayonne-Pau ou Quillan-Toulouse, ou encore Béziers-Perpignan, avaient alors la grande vedette auprès des sportifs; elles fournissaient l'occasion de recettes astronomiques; elles étaient aussi disputées dans une ambiance extraordinaire, les « supporters » des différentes équipes populaires du moment faisant preuve le plus souvent d'un fanatisme assez déplaisant.

Pourtant, et il est bon d'y insister, le rugby pratiqué n'était pas toujours de la meilleure facture. Loin de là. Ceux qui suivaient déjà le mouvement sportif (et même les autres, tant ces incidents avaient de retentissement), n'ont certes pas oublié les rudes bagarres de Lézignan, de Pézenas, de Perpignan et d'ailleurs. De même qu'ils ont encore en mémoire les faits qui motivèrent la rupture des relations entre « ruggers » anglais et français. (Il est vrai que certains arguent que cette rupture avaient d'autres raisons, moins sportives. Mais il n'en reste pas moins que le prétexte invoqué — si c'est un prétexte — était bon.)

En bref, le rugby de cette époque-là était de qualité assez moyenne. Et, malgré tout, il avait la faveur des foules.

En 1938, il ne l'a plus.

C'est net, c'est incontestable. Même auprès des Méridionaux, jadis si férus de ce sport, le rugby a perdu de son attrait.

Du moins, le rugby à quinze !

Car, il est vrai, il y a maintenant un autre rugby : le rugby à treize.

En réalité, il n'y a absolument aucune différence entre ces deux rugby. Nous n'en voulons pour preuve que le fait que les grands as du « quinze » sont restés les grands as du « treize », sans la moindre transition; tandis qu'un bon joueur de rugby peut fort bien n'être qu'un médiocre basketteur.

Aucune différence, donc, entre « treize » et « quinze », si ce n'est le nombre de joueurs. Seulement, les « treize » ont grandi rapidement, les « quinze » ont baissé non moins rapidement.

Il n'y a qu'une seule explication valable : l'immense majorité des bons joueurs de rugby pratiquent le « treize ».

Ça n'est pas par hasard. Mais c'est, bien au contraire, parce que le professionnalisme y est admis. Ne les en blâmons pas, d'ailleurs. S'ils font s'écraser les spectateurs aux tourniquets des stades, s'ils ont éventuellement à supporter tous les risques d'un métier qui en comporte beaucoup, n'est-il pas juste qu'ils participent — et du reste dans une mesure bien faible — aux bénéfices de l'exploitation ?

Les meilleurs joueurs étant passés aux « treize », le public a suivi. Et les « quinze », ceux de la Fédération Française de Rugby — les « officiels », comme on dit — jouent régulièrement, ou presque, devant des gradins vides.

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, après cela, que les dirigeants des grands clubs de la F.F.R. trouvent que rien ne va plus ?

Vivement émus de ce qu'ils appellent la décadence du rugby, et de ce qui n'est que l'appauvrissement des gros clubs de rugby à quinze, ils ont décidé de tenir, prochainement, réunion à Toulouse, pour « *envisager les moyens de remédier à la situation* ».

Qu'en sortira-t-il ?

D'aucuns prétendent que le Championnat de France, par son règlement compliqué et par les irrégularités qu'ils suscitent est cause de tout. Reportons-nous plus haut pour démontrer que c'est assez peu vraisemblable puisque, il y a dix ans, la « mailloche » n'empêchait pas une grosse recette. D'ailleurs, les PETITS clubs de la F.F.R., qui, n'ayant jamais fait de recettes ne se plaignent pas de la « crise », accepteraient-ils la suppression du championnat qui leur assure une vie sportive normale ?

Quelles que soient les décisions qui seront prises à Toulouse, il est évident que le rugby à quinze vit des moments difficiles et qu'une réforme de son organisation et de ses méthodes s'impose.

Nous ne nous y intéressons, quant à nous, que parce que la F.F.R. comprend tout de même une majorité de pratiquants amateurs, sincèrement et vraiment sportifs. Ces ruggers-là doivent pouvoir continuer à pratiquer. Il serait inconcevable qu'on leur ôtât ce droit. Et, cependant, la suppression du championnat équivaudrait à cela.

A moins que...

Mais qu'on nous permette une dernière réflexion. Il y a, à la Fédération Sportive et Gymnique du Travail, un mouvement rugbystique en plein développement. Cette organisation, qui était bien pauvre dans ce domaine, il n'y a pas longtemps, est parvenue, à force de ténacité, à mettre sur pied des tournois et des épreuves fort intéressantes, groupant d'année en année un contingent d'équipes plus important. Sous la direction de l'excellent joueur Sidon, ancien équipier premier de l'U. S. Perpignanaise, elle poursuit rapidement sa marche en avant.

Pourquoi les clubs vraiment amateurs de la F.F.R. ne rencontreraient-ils pas ceux, tout aussi amateurs, de la F.S.G.T. Est-ce que cela ne leur permettrait pas aux uns comme aux autres, d'apporter un peu de diversité dans leurs matches et de mieux garnir leur saison ? Sans doute.

Et c'est pourquoi la F.S.G.T. a proposé, récemment, à la F.F.R., la conclusion d'une entente permettant d'atteindre à cet heureux résultat. Les pourparlers sont actuellement en cours et il est à souhaiter qu'ils aboutissent au plus tôt. Et favorablement.

Le rugby français ne pourra qu'y gagner.

Jacques ANTHEIL.

LÉGION 14

le grand roman

sur

LA LÉGION

parait

aux

E. S. I.

© Archivos Estatales, mecd.es

Émile COHL et le dessin animé

ÉMILE COHL *est mort en même temps que Meliès et dans une misère presque complète. Victime d'un accident, il y a plusieurs mois, il avait été hospitalisé à l'asile pour vieillards de Villejuif où il s'est éteint à plus de quatre vingts ans.*

A l'occasion de la mort de ce pionnier du cinéma, on a écrit et répété qu'Emile Cohl était l'inventeur du dessin animé. Sous cette forme absolue, cette affirmation est fausse. Cohl « inventa » le dessin animé comme art et non pas comme technique.

Le dessin animé est, en effet, une invention qui a précédé, non seulement l'invention du cinéma mais celle de la photographie. Le Thaumatrope *du docteur Paris en* 1825, *le* Phenakisticope *du physicien Plateas* (1833), *le* Zootrope *de Horper* (1850), *le* Praxinoscope *de Reynaud* (1877), *utilisaient tous des dessins qu'un mouvement rapide animait. Avec leurs appareils, le cinéma était trouvé dans son principe et il ne demandait, pour être réalisé pratiquement, que le remplacement du dessin par la photographie, grâce à l'invention de l'instantané et du film de celluloïd, souple et transparent, qui puisse remplacer le verre.*

Les appareils primitifs, du Thaumascope *au* Zootrope, *ne comportaient guère plus d'une douzaine d'images. Si Villiers de L'Isle-Adam, dans son roman* l'Eve future (1886), *pressentit et décrivit le cinéma moderne, ce fut Emile Raynaud qui réalisa le premier, en* 1892, *au théâtre du musée Grévin, la projection sur écran de bandes de* 300 *à* 700 *images* (Pauvre Pierrot, Le bon Bock, Le Clown et ses Chiens). *C'était là la première projection de véritables dessins animés et si quelqu'un mérite véritablement le titre d'inventeur du dessin animé c'est bien Reynaud, mort lui aussi dans la misère et dans l'oubli.*

Une fois le cinéma photographique inventé, le dessin animé ne fut pas abandonné. Mais il ne fut pas ou guère employé dans les salles consacrées au spectacle nouveau, il fut réservé aux petits cinémas de bazars, à l'usage des enfants, qui avaient succédés, dans le catalogue des jouets scientifiques, aux Mutascopes *et autres* Zootropes. *Le mérite d'Emile Cohl fut de rendre au cinéma le procédé qui avait permis son invention et de créer enfin le dessin animé au sens moderne et spectaculaire de cette expression.*

Emile Cohl, caricaturiste qui avait été l'élève d'André Gill, créa, à partir de 1906, *les premières bandes de dessins animés qui comportent des héros, des types, une action réelle (encore que très rudimentaire). Les silhouettes créées par Emile Cohl étaient très simples, très schématiques, mais en même temps très spirituelles. Emile Cohl sut aussi combiner la photographie et le dessin animé.*

Ses créations, comme celles de Meliès, connurent un succès mondial. Le dessin animé français, grâce à lui, fut quelques années maître du marché. En 1912, *E. Cohl fut invité en Amérique et fort bien reçu. La guerre vint. Le dessin animé français ne servit plus guère qu'à la publicité et son créateur fut oublié. Mais l'effort de E. Cohl avait été poursuivi par les Américains et bientôt, là-bas, naquirent* Félix le Chat, Jeannot Lapin, Flip la Grenouille, *en attendant le règne incontesté de Mickey.*

En dix ans, le chiffre d'affaires de Walt Disney, père de Mickey, a dépassé plusieurs milliards de francs (je dis bien milliards). Emile Cohl, dont les réalisations permirent la naissance de Mickey, est mort dans une misère honteuse pour une société qui lui devait tant...

Georges SADOUL.

LES FILMS

J'AI DEUX MARIS

Un très classique vaudeville. Une femme, après un divorce et un remariage, revient à son premier mari. Loretta Young est l'une des plus fragiles poupées mécaniques qu'ait fabriquées Hollywood, Tyrone Power a pour lui la jeunesse. Toute cette intrigue, qui contient quelques bons traits de banale observation; elle n'est odieuse qu'au moment où le charmant Tyrone Power explique qu'il a brisé dans son usine une grève sur le tas en envoyant dans son usine une troupe de girls pour « la distraction » des grévistes, que leurs femmes sont aussitôt venues chercher. Le riche public des Champs-Elysées se pâme d'aise à cette plaisanterie et éclatent en applaudissements. Cette plaisanterie ne répète pourtant que les réelles méthodes du patronat américain qui, pour empêcher le succès des meetings, offraient, le soir de ces réunions, ces croustillants déshabillages de danseuses qu'on appelle là-bas *burlesques*. (*Film américain.*)

CINÉMA

LES PIRATES DU RAIL

Ce film est tiré d'un roman de l'excellent écrivain d'aventures O.-P. Gilbert. Le début est bon et l'on a su, avec de bons acteurs, camper avec bonheur plusieurs types coloniaux : l'administrateur énergique (Charles Vanel), la femme qui devient folle (Suzy Prim), le pirate (Inkijinoff), le général chinois (Von Stroheim), le trafiquant d'armes (Dalio), etc. L'atmosphère est, au début, assez réussie, vraisemblable. Mais il faut reconnaître que le metteur en scène, Christian Jacques, a été incapable de faire agir autrement que dans des aventures rendues par lui conventionnelles et sommaires les types assez réussis qu'il avait esquissés. Il n'est pas arrivé à faire d'eux autre chose que des silhouettes de papier découpé, sans relief, sans vie véritable. Notons toutefois que ce film, prototype du film français moyen, est une preuve de l'amélioration constante de notre production. Il souffre sans aucun dommage la comparaison avec les productions américaines semblables, celles où un fonctionnaire colonial trop consciencieux, incarné par Pat O'Brien, lutte pour établir une ligne d'avion, un monopole du pétrole ou quelqu'autre machine à enrichir les conseils d'administration. (*Film français.*)

●

LE PRINCE ET LE PAUVRE

Ce film est tiré d'un célèbre roman de Mark Twain. Un roi enfant traîne sous l'habit d'un vagabond, dans les bouges de Londres, tandis que le vagabond qui lui ressemblait est couronné à sa place à la cathédrale de Windsor. Il y a là-dedans, outre les péripéties d'un roman de cape et d'épée, l'humour de Mark Twain qui est souvent savoureux et un goût réel de la justice. Deux jeunes acteurs jumeaux jouent très bien ce film qui est présenté dans une version médiocrement doublée. (*Film américain.*)

LES BATISSEURS

Une ère nouvelle du cinéma s'ouvre peut-être avec ces films financés non plus par quelques bailleurs de fonds, mais par les hommes qui travaillent de leurs mains. Après *Sur les routes d'acier* de Peskine, commandé par le syndicat des cheminots, voici *Les Bâtisseurs*, réalisé par Jean Epstein sur la demande du demi-million de « gars du bâtiment » qui adhèrent à la C.G.T. Et sans doute est-ce là un des meilleurs films que Jean Epstein (l'auteur de ce *Cœur Fidèle* qui fut une date dans l'histoire du cinéma) ait produit depuis de nombreuses années. Le thème est simple, ingénieusement présenté. L'essentiel tient en peu de mots : les hommes qui construisirent les cathédrales, qui ont bâti toutes les merveilles et le luxe de ce temps, sont logés dans des taudis, menacés du chômage. Il faut détruire les taudis, élever des maisons neuves. Là-dessus, non seulement les dirigeants des syndicats, mais aussi les plus grands architectes contemporains, sont d'accord.

La photographie est presque toujours parfaite. le montage est ingénieux, l'ensemble est une grande, une très grande réussite. Dans des domaines très différents, mais répondant à des besoins sociaux semblables, *Le temps des cerises*, *Sur les routes d'acier*, *Les Bâtisseurs* sont des films de qualité, dignes de toute l'estime et de toute l'admiration du peuple de France par et pour lequel ils ont été faits. (*Film français.*)

●

MOLLENARD

Avec *Mollenard*, O.-P. Gilbert a écrit un roman excellent. Le film, qu'on a tiré de ce livre, est moins bon, sans doute parce que « les exigences de la production » ont conduit O.-P. Gilbert à affadir divers épisodes de son œuvre primitive. L'histoire est belle, celle de ce sympathique forban qui, devenu vieux, retombe dans les pattes de sa mégère de femme et de toute la bonne société dunkerkoise. Le metteur en scène Siodmak a su mettre en scène avec beaucoup de correction et d'ingéniosité l'œuvre de Gilbert. Les photos sont souvent belles. Les acteurs ont été disciplinés; Harry Baur, si souvent insupportable, est ici excellent, comme Albert Préjean, qu'on a forcé à se produire dans de si mauvais films. Pierre Renoir, qu'on voit trop peu, est parfait. Gabrielle Dorziat est bonne, sans qu'elle ait toutefois toute la sèche dureté qui conviendrait. *Mollenard* est en somme une très honorable réussite, une de ces bonnes productions moyennes dont nous nous félicitons que le cinéma français se montre si prodigue cette saison-ci. (*Film français.*)

POUR VOS LOISIRS

La rue sans issue... les enfants que guettent la maison de correction, la jeune gréviste (Sylvia Sidney) et le jeune architecte qui s'est fait peintre d'enseignes (Joël Mac Crea), la police... une scène du très beau film de William Wyler.

QUITTE OU DOUBLE

Un film fantaisiste. Le départ est amusant et pourrait donner lieu à des sketches comme ceux de *Si j'avais un million*. Mais au lieu de sketches psychologiques, ce sont des sketches de music-halls qui nous sont servis. Il manque le piment de la loufoquerie, l'entrain et la patte d'un bon metteur en scène pour que l'œuvre soit excellente. Mais elle n'est pourtant pas désagréable. On ne voit pas assez l'abasourdissante Martha Raye, mais Bing Crosby chante beaucoup et il est accompagné d'un charmant orchestre vocal qui compte beaucoup de jolies filles. (*Film américain.*)

●

LA VOIX QUI ACCUSE

Comme dans *Alibi*, le héros est un prestidigitateur assassin? Marcel Achard s'est-il inspiré du roman policier d'où l'on a, d'autre part, tiré *La Voix qui accuse* ? Un tel emprunt serait d'ailleurs tout à fait légitime, car si le point de départ est semblable, les développements sont entièrement différents. *La Voix qui accuse* est fabriqué dans le moule le plus classique des drames policiers. On sait que, dans ce genre, le procédé consiste à choisir un détective aussi inattendu et un coupable aussi peu soupçonnable que possible. Ici le détective et le coupable se confondent et ce personnage double exerce la profession de prestidigitateur ventriloque, ce qui lui permet d'assez plaisants « gags ». La « sophistication » se mêle ingénieusement aux aventures de police. (*Film américain.*)

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU :

Mollenard (intéressant); **Gueule d'Amour** (Gabin); **La Force des Ténèbres** (ingénieux); **Un Carnet de Bal** (vedettes); **Cette sacrée Vérité** (rigolo); **Sous les Ponts de New-York** (doublage de « Winterset »); **Le Prince et le Pauvre** (pour les enfants); **J'accuse** (monstrueux); **Le Courrier de Lyon** (historique); **Nick Gentleman détective, Théodora devient Folle, Trois Jeunes Filles à la Page.**

BEAUCOUP :

Député de la Baltique (soviétique); **Le Roman de Marguerite Gautier** (classique); **Stella Dallas** (émouvant); **Un jour aux Courses** (loufoque); **Le Puritain** (consciencieux); **Deanna et ses Boys** (fraîcheur); **Mon Homme Godfrey** (baroque).

PASSIONNEMENT :

La Grande Illusion (un chef-d'œuvre); **Rue sans issue** (drame); **L'extravagant Mr Deeds** (extravagant); **Le Crime de M. Lange** (fantaisiste).

PAS DU TOUT :

Double Crime sur la Ligne Maginot, Un coup de rouge; La Fessée, Claudine à l'Ecole, Neuf de Trèfle, Un de la Légion, Le Chevalier de Londres, Franco de Port.

ERRATUM. — On nous a fait écrire, dans notre précédent numéro, dans l'article consacré à Georges Melies : « **Henri Langlois et Georges Franju, créateur de la Cinématographie française.** » Il fallait lire : « **Créateur de la Cinémathèque française.** »

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Sylvia Sidney, l'émouvante et délicate interprète de « Rue sans issue ».

© Archivos Estatales, mecd.es

La FEMME ELEGANTE

Il pleut bergère...

Il fait gris, la pluie tombe contre les vitres de ma fenêtre, quel vilain réveil... Il me faut néanmoins sortir, aller à mon travail et même déjeuner chez une amie.

Je suis maussade, je veux être bien habillée, et il pleut. Il va falloir que je sache combiner une toilette presque savante : je ne veux pas être mouillée, je ne prends jamais de parapluie, je veux en descendant de mon autobus pouvoir marcher tranquillement et être néanmoins correcte pour mon déjeuner.

J'ai deux solutions : la première est la suivante : avoir un manteau sur mon tailleur de jersey (souple et peu encombrant), un véritable imperméable que je pourrais ensuite laisser dans l'antichambre; il en existe maintenant en caoutchouc qui ressemblent à du mica de couleur vive, qui se plient; ils ont en général des capuchons, ce qui permet de garantir parfaitement un minuscule chapeau. Je n'aime pas les bottes; de très jolis bas de laine tricotés au point côte seront confortables dans les souliers sport, talons plats.

La deuxième : une autre tenue que j'aime à porter également. J'avais, au printemps dernier, un manteau en kasha beige, un teinturier habile a su imperméabiliser ce kasha. Ce manteau très pratique pourra se porter aussi bien sous le soleil que sous la pluie. Mon chapeau a subi la même transformation, je pourrai donc ainsi réaliser tous mes projets, sans être gênée, sans être attristée.

Dans le temps, « un manteau de caoutchouc » n'était jamais élégant, c'était une tenue en caoutchouc noir qui nous transformait en véritable « loup de mer », cette matière était si épaisse qu'elle devait être percée de trous sous les bras afin que nous ne soyons pas incommodées par la chaleur. Les temps ont changé, il existe maintenant des manteaux de pluie variés et seyants, en coton ou en toile blancs, trois quarts raglan et très ample. Tous les tissus de laine peuvent être imperméabilisés, nous n'avons donc que l'embarras du choix. Mais il est quand même plus agréable d'avoir un manteau de pluie en matière légère, il sera plus facile ainsi, si le temps change subitement, de le porter sur le bras. Une ceinture en cuir verni serrée à la taille vous protègera du vent si le temps pluvieux devient une véritable tempête. Beaucoup de femmes circulent en bottes mais en arrivant au but de la promenade, ces bottes ne sont plus agréables, elles tiennent trop chaud.

La mode nous aidera à être belle malgré la pluie, une cape de gabardine peut avoir du chic. Et il y a mieux encore : vous pourrez porter un manteau de fourrure qui supportera, lui aussi, toutes les averses sans être abîmé, un manteau de fourrure imperméable, miracle de 1938... c'est un manteau de mouton.

ROUGE-GORGE.

Manteau de pluie féerique par sa légèreté, pratique également, car, plié, il peut se mettre dans la poche, dans le sac. Le capuchon préserve le chapeau et vous évite un parapluie.

SECCOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

Nous aimons toujo... les écharpes

ON ne peut pas dire qu... mode des écharpes est ... venue... puisqu'elle ex... depuis le XVII[e] siècle. A c... époque-là, les dames de la c... avaient été émerveillées par... cravates que portaient les p... ces et les avaient simplem... copiées.

Pour la tenue de sport, ... charpe tricotée à la main p... être remplacée par n'impo... quel lainage uni ou écossa... elle sera terminée par le ti... en franges. Il faut de préfére... choisir un ton qui tranche a... le tailleur, mais qui soit toujo... en harmonie soit avec les ga... ou la garniture du chapeau... lie de vin ou brique pour l'hi...

Pour la tenue d'après-mi... employez du satin ou du velo... piqué d'un colori clair; avec ... manteau noir le kasha bla... sera très réussi, le monogram... est devenu trop banal, mais u... broderie représentant une fle... en grosse laine noire ou de co... leur fera plus gai que tout u...

Pour le soir, l'écharpe joue ... grand rôle, joliment drapée, e... peut former gilet sous la jaque... te, elle s'enroulera facileme... autour du buste, du cou ou e... core être retenue par deux cl... aux épaulettes fragiles, elle to... be en arrière et fera un joli m... vement qui vous donnera u... grâce très particulière qua... vous danserez.

Petits conseils

BAINS SPECIAUX :

Bain d'amidon : 200 à 5... grammes d'amidon dans l'eau ... peine tiède, puis achever de d... layer avec de l'eau chaude ... verser ensuite dans le bain.

Bain de son : Dans un pet... sac que l'on exprime, 2 kg. ... son.

Bain calmant : Infuser 1 k... de plantes (fleurs d'oranger, v... lériane ou tilleul) dans 10 litr... d'eau que l'on mélange ensuit... au bain.

Bains salés : 5 kg. de sel m... rin pour un adulte; 1 kg. pou... un bain d'enfant.

●

Taches d'encre sur les doigts

Vous n'avez pas de pierre-ponce... de l'eau avec de l'esprit de se... la remplaceront. Rincez ensuite... vos mains abondamment.

Couper vos ongles de pieds en carré, vous éviterez ainsi des... ongles incarnés.

© Archivos Estatales, mecd.es

Sous la pluie

Ci-dessous, à gauche : *Imperméable en soie bleu marine. Boutonnage qui se croise comme les doigts des mains.*

A droite : *L'imperméable classique en gabardine beige clair. Une grosse poche appliquée.*

Ce manteau en gabardine imperméabilisée peut très bien servir de manteau en dehors de la pluie. Jolie écharpe à damier.

(Photo Herbert-Matter.)

votre table

BISCUITS A LA CREME

Mettez dans une terrine sept jaunes d'œufs et six cuillerées à bouche de sucre en poudre. Travaillez avec une cuillère en bois jusqu'à ce que cela forme crème. Ajoutez 6 cuillerées de crème de riz, battez les blancs en neige, et mélangez le tout. Beurrez un moule plat et faites cuire de 20 à 30 minutes dans un four doux. Démoulez et laissez refroidir. Coupez votre gâteau en deux ou trois parties, faites une crème pâtissière bien épaisse, que vous mettez entre les parties coupées du gâteau. Glacez au kirsch ou au chocolat.

CREME PATISSIERE

Un demi-litre de lait bien vanillé ; 4 jaunes d'œufs ; une cuillerée à soupe de crème de riz ; vingt grammes de beurre. Mélanger et bien faire bouillir en battant tout le temps avec le fouet.

Le Gérant : Saint-Dizier.
Imprimerie Maréchal, Paris.
Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués.

© Archivos Estatales, mecd.es

regards

1fr.50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

AUJOURD'HU
en GREC

M. METAXAS, ersatz de dictateur, par Arthur KOESTLE

© Archivos Estatales, mecd.es